

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 813.—SAMEDI. 2 DÉCEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Mme ISABELLE DE FRANCE, princesse Jean d'Orléans, duchesse de Guise

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 DECEMBRE 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Scène touchante, par Gilberte.—Poésie : Quand nous serons vieux, par T. Botrel.—Poésie : Les montagnes, par Jean Rameau.—Auteur et acteur, par A.-H. de Trémaudan.—Le retour à Dieu, par Mme O. Feuillet.—Curiosités.—Étymologie.—Poésie : Les épis du pauvre, par V. de Laprade.—Poésie : Souvenir triste, par A. Pelletier.—Pieux souvenirs, par René Ste-Foye.—Mariage princier.—Nos gravures.—Les animaux sauvages, par L. Jacolliot.—Pour aller au bal, par R. Trémadeur.—Poésie : Le cœur abîmé, par D. Lancôt.—Mondanités.—Vêtements d'hiver.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons.

GRAVURES.—Aux mines d'or du Klondyke.—Convoi funèbre à Dawson : Le corbillard trainé par des chiens.—Blémfontein : Le président l'Etat libre d'Orange avec son escorte.—Prétoria : Le président Kruger haranguant la foule.—Mme Isabelle de France, princesse Jean d'Orléans, duchesse de Guise.—Le prince Jean d'Orléans.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## AVIS IMPORTANT

Nous prévenons nos abonnés en retard que nous allons remettre leurs comptes entre les mains de nos avocats, chargés d'opérer les recouvrements des sommes arriérées. Que nos abonnés veuillent bien se mettre en règle tout de suite s'ils veulent éviter les frais de procédure.

## NOTES ET IMPRESSIONS

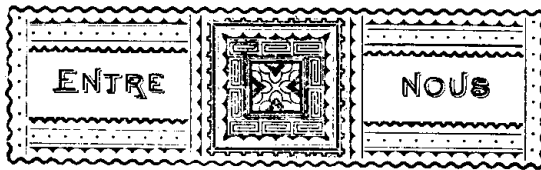
On a mauvaise grâce à vouloir *conduire* les autres quand on se conduit mal soi-même.—HÉREAU.

Dans notre pays, on s'attend toujours à tout sans être préparé à rien.—COSTA DE BEAUREGARD.

Se taire absolument n'est pas permis. Quand nous n'avons plus l'espérance de convaincre, nous avons encore le devoir d'avertir. Nos lecteurs doivent savoir ce qui se dit et ce qui se passe.—LOUIS VEUILLLOT.

Quand on est jeune la vie apparaît comme un ciel bleu très pur où scintille une étoile qui est le bonheur. Avec les ans les nuages s'amoncellent et l'étoile est souvent cachée ; en vieillissant on voit que le bonheur est bien rare.—M. DE DURABAYLE.

La France a le droit d'aspirer, mais son devoir est de se souvenir.—VALBERT.



Les Monégasques viennent de célébrer le quarante cinquième anniversaire de la naissance de leur souverain.

Les Monégasques sont les citoyens de la principauté de Monaco, état minuscule qui se trouve enclavé dans le département des Alpes Maritime, en France, et se compose d'un territoire, grand comme un mouchoir de poche, habité par environ douze cents êtres humains.

Pour petit que soit son royaume, le prince n'en possède pas moins une très longue liste de titres ronflants.

En voici une partie :

Son Altesse Sérénissime Albert Ier, Honoré-Charles, Prince Souverain de Monaco, Duc de Valentinois, Marquis des Baux, Seigneur de Saint-Remy, Sire de Matignon, Comte de Thorigny, Baron de Saint-Lô, Baron de la Luthumière, Baron de Hamble, Duc de Mazarin, Duc de Mayenne, Prince de Château-Portien, Comte de Ferrette, de Belfort, de Thann et de Rosemont, Baron d'Altkirch, Seigneur d'Isenheim, Marquis de Chilly, Comte de Longjumeau, Baron de Massy, Marquis de Guiscard, etc. Grand d'Espagne de première classe ; Grand Maître de l'Ordre de Saint-Charles ; Capitaine de vaisseau dans la marine espagnole.

L'armée de Monaco se compose d'une douzaine de militaires tous gradés, sauf un seul qui a consenti à être simple soldat ; c'est le mieux payé.

C'est dans ce pays fantastique que vit le plus heureux des condamnés à mort.

Ce criminel, qui a été condamné à la peine capitale il y a une trentaine d'années, n'a jamais pu être exécuté par suite de l'impossibilité de trouver un bourreau et le prince a daigné commuer sa sentence en emprisonnement perpétuel, mais les frais qu'entraînait sa détention grevaient tellement le budget de l'Etat qu'on se décida à lui accorder grâce plénière.

Et c'est là que le misérable fit montre d'une scélératesse épouvantable, en refusant la liberté qu'on lui offrait.

—Si j'ai accepté la première grâce, dit-il, c'est pour avoir un toit pour abriter ma tête, des vivres pour me soutenir et un asile pour mes vieux jours et non pour être rejeté dans la vie, alors que vous m'avez déshabitué de travailler. Je suis en prison, j'y reste.

Et le prince, prédécesseur du Sérénissime actuel, fut forcé d'en passer par là.

Albert Ier, celui que l'on vient de fêter, a refusé dernièrement de se battre en duel à propos de l'affaire Dreyfus, avec le comte de Castellane, parce que celui-ci n'est pas *d'assez bonne maison*.

Albert Ier est grand partisan d'Albert Dreyfus, et lui a offert le grade de général en chef de son armée.

\*.\* Montréal a assisté dernièrement à un spectacle aussi peu banal que de mauvais goût.

Deux femmes aux proportions massives se sont exhibées deux heures durant, devant un millier de spectateurs et de spectatrices, suant, geignant, soufflant, occupées qu'elles étaient à soulever des poids, la question posée étant de savoir qui levait mieux et plus lourd.

Comme il arrive généralement en pareil cas, la décision des juges n'a pas été approuvée par tout le monde, mais, au fond, cela nous est parfaitement indifférent.

Après les pauvres enfants que l'on qualifie de prodiges, et qu'on exhibe sur les planches, voici que c'est le tour des femmes grasses, musclées en hercules qui viennent prouver au public que, quoique appartenant au sexe faible, elles sont de taille à rouler bien des hommes.

Pauvres hommes, ils étaient déjà habitués à être roulés de bien des façons, mais il fallait que leur infé-

riorité fut constatée d'une manière plus évidente encore.

Cette exhibition a cependant produit, en général, une mauvaise impression sur le sexe barbu qui peut craindre avec raison les conséquences d'un entraînement de ce genre chez les êtres doux, gracieux et faibles qu'il s'est habitué à aimer et le temps n'est peut-être pas loin où l'on citera parmi les qualités d'une jeune fille, celle de tenir cent livres à bras tendu et de lever trois ou quatre hommes avec les dents.

La *Petite Revue* fait à ce sujet les remarques suivantes que tout le monde doit approuver :

...La foule, parmi laquelle se trouvaient beaucoup de femmes et de jeunes filles, s'est passionnée sans mesure pour cette exhibition d'efforts et de grimaces. Il est incontestable que Mme Cloutier est plus forte que Melle Lablanche ; mais il est non moins incontestable que les conditions du concours ont été mieux remplies par cette dernière, et que la décision des juges est conforme à l'équité et à la vérité. Seulement, l'assistance n'a pas partagé cet avis.

Pourquoi ?

Parce que Mme Cloutier, à la fin de la représentation, s'est avancée à la rampe en agitant un drapeau tricolore et en criant :

—Les *Amatjeus* sont toujours champions !

L'amour-propre, l'orgueil national éveillés, on hurla à l'injustice et une attaque d'épilepsie générale secoua la foule. Les femmes criaient plus fort que les hommes ; elles se démenaient comme des possédées, sans souci pour l'équilibre de leurs chapeaux empanachés.

C'était hideux !

Et nous sommes sorti navré, nous demandant avec tristesse combien de personnes, de femmes surtout, auraient répondu à l'appel d'une femme de bien, les conviant gratis à une conférence instructive sur les devoirs de l'épouse ou de la mère, sur les moyens d'alléger les charges de la vie conjugale, sur les procédés les plus convenables pour l'amélioration de la vie commune, l'augmentation du budget ménager et la perfection de l'éducation des enfants.

\*.\* Décidément, les Boers y mettent de la mauvaise volonté.

Comment ! depuis plusieurs années, on a préparé à Londres un plan de campagne superbe, et voici que ces cultivateurs hollandais se mettent dans la tête de brouiller toutes les cartes.

On leur a demandé à quelle sauce ils voulaient être mangés et, comme dans la fable, ils ont répondu d'une manière très insolente, qu'ils ne voulaient pas être mangés du tout.

De là, perplexité du gouvernement anglais. Le premier ministre est perplexe, le ministre des colonies est perplexe, le général White est perplexe, le général Buller est perplexe, le financier Rhodes est perplexe, bref, tout le monde est perplexe.

Il est cependant clair comme de l'encre à copier que si l'Angleterre veut annexer le Transvaal, c'est pour le plus grand bien de l'humanité en général et des Boers en particulier, mais ceux-ci sont têtus et ne veulent pas comprendre.

Voilà pourquoi l'Angleterre est obligée de mettre cent mille hommes pour venir à bout de ces entêtés.

Les Boers disent qu'ils n'ont rien à faire avec les plans conçus à Londres, et que, chaque fois qu'ils défriquent un Etat, les Anglais arrivent et leur disent : "Vous êtes chez moi."

Comme le dit très bien M. C. Valbert, ce genre de politique Sud-Africaine a été pratiqué depuis longtemps par les chercheurs de truffes. Leur truie, unissant une finesse d'odorat sans égale à une extrême délicatesse de friandise, ils la chargent de déterrer le précieux végétal. Dès qu'elle fouille de son groin, le chercheur la suit d'un œil attentif ; au moment où elle découvre la truffe et s'apprête à la manger, il écarte la pauvre bête en lui assénant un coup sec sur le nez et lui jette en guise de consolation quelques glands qu'elle dévore, faute de mieux. Le travail est pour elle, la truffe est pour lui. Les Anglais considèrent les Boers comme leurs pores truffiers ; mais quand on a dans les veines du sang hollandais et huguenot, à la lenteur des pensées on joint l'amour de l'indépendance, la fierté de l'âme, la ténacité du vouloir, et on estime que, si l'homme peut se passer d'

truffes, le pain qu'il mange ne lui profite qu'à la condition d'être vraiment à lui. Les Boers sont ainsi faits : ils n'ont de goût que pour les repas qu'assaisonne la liberté, l'ombre d'un Anglais qui passe suffit pour gâter leur plaisir, et le pain qu'ils mangent devient amer à leur bouche.

M. Aylward, un Écossais très attaché à sa patrie, est d'avis que ses compatriotes ont tort de mépriser les Boers. "Si j'étais, dit-il, un fermier anglais possédant quelques ressources, mais pas assez pour subvenir aux besoins grandissants de ma famille croissante, je m'en irais volontiers au Transvaal, dans ce vaste pays qui ne connaît ni les prétentions, ni le faste, ni la sottise et inflexible tyrannie de certaines conventions sociales. La gaieté qu'on y respire, l'économie qui y règne, sa stagnation même, tout m'y plairait. Je serais heureux dans une maison en briques séchées. Mes enfants auraient la santé en partage, un héritage aussi, des chevaux à monter, plus d'occupation qu'ils ne voudraient pour leurs mains, sinon pour leur âme, et quand ils écorcheraient le hollandais et le café, quand ils ne verraient des villes que de loin en loin pendant quelques jours, quand ils n'auraient fréquenté l'école que pendant deux ans, ils apprendraient le monde dans les livres et les journaux et deviendraient des hommes bons, honnêtes, utiles autant qu'heureux. Non, je ne regretterais pas que mes enfants fussent des Boers... Il y a dans l'Afrique du Sud, ajoute-t-il, des hommes dont les idées sont trop grandes pour leur condition et pour celle du pays qu'ils habitent. Dans l'orgueil de leur miraculeux savoir, dans l'enthousiasme de leur zèle honorable, mais mal réglé, ils ne voient pas que ce n'est pas le Boer qui a fait l'Afrique telle qu'elle est, mais que c'est l'Afrique qui a moulé l'industriel Hollandais à son image et qui en a fait le fermier improgratif, semble-t-il, dont le monde raille la simplicité et les ignorances."

Voici le jugement d'un homme très désintéressé, qui n'est pas engagé dans les mines d'or ou de diamants et qui a apprécié froidement les choses.

"Les cultivateurs aiment leur patrie avec passion.

"Chaque nation a son pays, est-il dit dans leur chant national ; nous demeurons sur terre africaine et pour nous, il n'y a pas de meilleur pays dans tout ce vaste univers. Nous sommes fiers de porter ce nom : "Libres enfants de l'Afrique du Sud." Et en marchant contre les Anglais, ils chantaient d'une seule voix cet autre couplet : "Chaque nation a son droit, fut-elle faible et petite. Il y a un œil qui voit tout, il y a un bras qui réprime l'insolence. Que Dieu regarde nos oppresseurs et veille sur l'Afrique du Sud !"

Cet amour de la patrie explique pourquoi l'Angleterre est obligée de mettre cent mille hommes sur pied, cent mille soldats, l'élite de son armée pour lutter contre un petit peuple qui n'a pas de soldats réguliers.

\* \* La variole a fait son apparition dans quelques paroisses, mais personne ne semble s'en émouvoir beaucoup, certain que l'on est que les mesures sanitaires nécessaires peuvent être prises en peu de temps et que la loi pourvoit aux moyens d'empêcher la contagion.

Et puis, on a confiance dans la vaccination, et la peur de l'hôpital civique n'existe plus.

Il n'en était pas ainsi, il y a quatorze ans.

Vous souvenez-vous du tapage, des assemblées, des réclamations quand on décida d'isoler les malades quand cela était possible, ou de les transporter à l'hôpital civique quand l'isolement ne pouvait se faire.

L'hôpital civique ! c'était l'enfer maudit, et c'était courir à la mort que d'en prendre le chemin.

On avait beau raisonner, avoir recours à la persuasion, aux meilleurs témoignages, rien n'y faisait ; le peuple était affolé et décidé à résister.

C'est alors qu'eut lieu l'affaire de la rue Rolland, où il fallut littéralement faire le siège de la maison où se trouvait un malade.

Le logis était pauvre, étroit, malsain et il fallait de

toute nécessité enlever le patient pour le transporter à l'hôpital civique.

Mais le père, la mère, les fils, les voisins, les femmes des environs, tous avaient juré qu'on ne prendrait pas l'enfant tant qu'il serait vivant, et fusil et revolver à la main, étaient décidés à vendre chèrement leur vie.

Pauvres gens, dont on avait monté la tête par de mauvais conseils !

C'est dans cette circonstance que M. H. Beaugrand, alors maire de Montréal, fit preuve de grand courage et de sang-froid.

Il était présent quand l'escouade de police et les hommes de l'ambulance arrivèrent pour faire respecter la loi. Il avait tenu à assister à la scène qui pouvait devenir très grave et, étant à l'honneur de par sa position, il voulait être à la peine !

Je puis en parler avec connaissance de cause car j'étais près de lui.

Le sergent Charbonneau, après avoir essayé vainement de convaincre les parents du malade de l'inutilité de leur résistance, vint dire à haute voix au Maire :

—M. le Maire, on menace de tirer sur nous. Si on tire, que devons-nous faire ?

Le maire réfléchit un instant. Le moment était solennel, mais il s'agissait de la protection de toute la ville et, si le premier magistrat de la cité faiblissait, la loi devenait lettre morte. Et puis, la vie des braves hommes de police était aussi précieuse que celle des révoltés.

—Tirez, tirez, si on tire sur vous.

La foule était menaçante, mais l'assaut dura si peu de temps qu'après beaucoup de bruit, deux ou trois détonations inoffensives, on vit reparaitre les hommes de police portant le malade et le déposer dans l'ambulance.

Ce jour-là, M. Beaugrand, par son attitude énergique et son courage, rendit un grand service à ses concitoyens.

Aujourd'hui, tout cela semble bien loin et la loi est respectée.

### SCÈNE TOUCHANTE

Ils sont donc partis, nos braves Canadiens ! A l'heure où ces lignes sont écrites, un vaisseau les transporte là-bas, de l'autre côté de l'Océan, où ils vont hardiment faire face aux ennemis. Grand Dieu ! Comme il faut du courage pour aller ainsi au-devant de la mort, qui pourtant d'elle-même sait bien venir à nous ! Car enfin la mort et la guerre sont de fidèles alliées ; et, l'expérience l'a prouvé, peu de balles se perdent, ou plutôt chacune entraîne avec elle un brave dont malheureusement la poitrine était là, juste sur son passage.

Allons ! il ne faut pas être pessimiste, il vaut mieux croire que ceux qui sont allés combattre sous le drapeau britannique ne seront aucunement atteints par le feu ennemi, et qu'ils reviendront tous sains et saufs dans leur patrie. Ceci est le vœu de tout Canadien. Puisse-t-il porter bonheur à nos guerriers compatriotes.

Avant son départ pour le Sud-Africain, le contingent canadien a parcouru d'un pas lourd mais régulier, les rues de notre ville. Franchement, ils paraissaient bien tristes : on lisait sur leurs figures pâlies leurs pensées sombres. Quelques bons Québécois regardaient d'un œil ému tout ce qui s'offrait à leur vue et semblaient se demander quand il leur serait donné de parcourir de nouveau les rues de la vieille capitale ; d'autres jetaient un regard furtif sur le peuple, cherchant un être aimé afin de lui dire un dernier adieu.

Quant à moi, perdue au milieu de la foule, je laissais mes pensées errer dans le domaine de la tristesse, du sérieux ; j'entendis soudain à mes côtés un sanglot qui m'arracha violemment, étrangement à ma profonde rêverie. Je me détournai brusquement et je

vis une femme pressant un jeune enfant contre son cœur, tandis qu'une petite fille pleurait tout bas, cachée dans les plis de la robe de sa mère. Celle-ci lui dit :

—Regarde bien, mignonne, et quand tu verras passer ton papa, envoie-lui un beau baiser, car bien sûr son bon cœur le fera se tourner vers nous.

Pauvre femme ! Comme elle semblait désolée ! Et la chère petite, voyant pleurer sa mère, sanglotait à fendre le cœur le plus dur.

Je m'approchai doucement : déposant un baiser sur le front de la fillette surprise, je pressai timidement la main de la mère qui me remercia d'un sourire navrant de la sympathie qu'elle lisait dans mes yeux.

—Oh ! me dit-elle, jeune fille, vous ne savez pas, vous ne pouvez deviner combien il est cruel de voir partir pour un tel voyage le compagnon de sa vie, le père de ses enfants !

Je voulus répondre au mot de consolation : j'en fus empêchée par un cri de l'enfant.

—Oh ! papa, papa !

Elle avait reconnu son père et allait s'élançer vers lui, mais un geste de sa mère qui étouffait un sanglot, la retint et... *lui*, il voulut sourire, mais il ne le put ! Il fit un signe d'adieu de la main, il soupira et... passa ! !

Quand reviendra-t-il cueillir sur la bouche rose de sa fille le baiser filial qu'elle allait lui porter ?..

Je m'emparai du bras de la pauvre femme éplorée et la conduisis chez elle.

Je n'ai pu encore secouer le poids de la sombre mélancolie dans laquelle m'a jetée cette petite scène. Je sens que jamais je n'oublierai ce souvenir. Les ans auront blanchi mes cheveux, ma mémoire ne sera plus aux choses présentes, mais j'aurai toujours devant les yeux la figure aimable de la fillette, la douleur de la mère et l'adieu du père.

Joignez à cela l'idée de l'injustice de la cause pour laquelle il abandonnait femme et enfants, sans nécessité, et dites s'il n'y avait pas motif d'étrange émotion pour moi !

Québec, novembre 1899.

### QUAND NOUS SERONS VIEUX

A ma femme.

*En fermant un peu les yeux  
Je nous vois, moi déjà vieux,  
Et toi déjà presque vieille...  
Ils seront loin nos beaux jours,  
Mais je te dirai toujours  
Des mots très doux à l'oreille...*

*Ah ! certes, l'on changera  
Quand la vieillesse viendra  
Avec son triste cortège :  
Le Temps radera ton front  
Et tes cheveux noirs seront  
Comme saupoudrés de neige ;*

*Tu t'aïlle s'alourdira...  
Mais mon vieux cœur l'aimera  
Plus que je ne puis le dire :  
Car, malgré les cheveux gris,  
Ta bouche et tes yeux flétris  
Auront le même sourire.*

*Puis, si Dieu daigne bénir  
Les époux qu'il riant d'unir,  
Il nous enverra ses anges,  
Et nous verrons, triomphants,  
Les enfants de nos enfants  
Béguier parmi leurs langes.*

*...Mais, en attendant demain,  
Cueillons les fleurs du Chemin  
Oublieux des immortelles  
Car, lorsque nous partirons,  
Là-haut nous rajeunirons  
Pour des Amours éternelles !*

THÉODORE BOTREL.

## LES MONTAGNES

*L'âme du Feu central dans le globe enfermée  
Désira voir le ciel et fit ce grand coteau :  
Le ciel jeta sur elle un éclatant manteau  
Tissé de bois fleuris et d'herbe parfumée.*

*Plus loin, roulant sonder les nuages brumeux,  
Cette âme a fait ce mont aux cimes éperdues :  
Le ciel ne lui donna que des roches ardues  
Et fit pleurer ses flancs de gaves écumeux.*

*Alors elle rêva d'approfondir l'espace  
Et fit ce pic hautain vers les astres errants :  
Le ciel brûla ses rocs, dessécha ses torrents  
Et courrit pour jamais son front morne de glace.*

*Homme, sois humble et bas : tu vivras dans les fleurs ;  
Redoute les sommets : on y pleure, on y souffre.  
Mais fuis les pics de glace et les pensers de gouffre  
D'où l'on revient tari, sans sourire et sans pleurs.*

JEAN RAMEAU.

## AUTEUR ET ACTEUR (1)

(Traduit de l'anglais de Mary H. Tennison)

Il faisait passablement froid et sombre, au dehors, cet hivernal matin de février, mais dans la salle à manger, ornée avec goût, d'Humphrey Warden, tout était confort et chaleur, et le cœur de Georges Clinton, l'ambitieux jeune auteur dramatique, s'enhardit un peu en entrant dans le joli appartement sous la conduite de la servante à la mise correcte. Cependant un coup d'œil jeté à la table ronde ornée de sa cafetière fumante et encore couverte de la vaisselle d'argent qui reflétait les flammes du foyer de la façon la plus agréable, ne cessa pas que de le réduire assez vite à son premier état de personne excessivement nerveuse.

—J'ai peur, murmura-t-il, en montrant la table toute préparée pour le déjeuner, j'ai peur qu'on ne fasse erreur ; je ne suis pas un ami de M. Warden : je n'ai demandé une introduction que pour affaire.

—Oh ! monsieur, tout est bien, répondit la servante d'une voix claire : Monsieur m'a dit de vous faire entrer dans la salle à manger, si vous arriviez avant qu'il fût descendu, de vous prier de vous asseoir dans un fauteuil confortable, et de vous donner le journal.

Mais Georges Clinton n'essaya point de parcourir les nouvelles du jour : s'étant assis, il se renversa sur son siège moelleux et inspecta les choses qui l'entouraient.

—C'est là la maison d'un homme comme il faut et d'un artiste, murmura-t-il en remarquant les tableaux sur la muraille, et un autre recouvert d'un rideau sur un cheval. Eh ! c'est une consolation d'avoir à faire à un homme instruit : nos pareils sont toujours plus portés à l'indulgence. Je suis heureux après tout, d'avoir accepté l'offre que m'a faite Moore de m'introduire lui-même à Humphrey Warden. C'est certainement un soin écoeuvrant que d'envoyer ses pièces à des directeurs. Vous pouvez attendre six mois, et alors on vous retourne vos manuscrits sans les avoir apparemment ouverts. Tandis qu'ici je devrai connaître mon sort d'une manière ou d'une autre, en moins d'une heure. N'empêche que c'est une besogne bien énervante, continua-t-il, en se frappant le front. Je meurs d'anxiété. Si Warden acceptait seulement de prendre cette petite pièce, je suis sûr qu'elle réussirait, il est tellement populaire ! et alors ma fortune serait à peu près faite, car je sais que mes longues pièces sont meilleures que celle-ci—je suis sûr qu'elles le sont—et pourtant personne ne veut se donner la peine de les regarder. Matin ; ma bouche se sèche ; pourvu que je ne bredouille pas ! Justement le voilà qui vient ! Quel imbécile je fais !

Mais lorsque les yeux de Clinton se portèrent sur Humphrey Warden, l'acteur plein de succès, et le directeur du théâtre comique le plus populaire de Londres, ses craintes diminuèrent. De fait, il était impossible d'imaginer un homme moins terrible et plus gai. Humphrey Warden était de petite taille, mais d'une tenue absolument correcte et habillé avec

un soin parfait ; ses cheveux prématurément blancs contrastaient agréablement avec son teint frais et ses yeux d'un bleu vif ; tout en sa personne respirait un air de vigueur, joint à un raffinement d'hôte agréable qui rassura étrangement Clinton : il se sentit pourtant ému quand le petit homme s'avança vers lui, la main ouverte, lui disant d'un ton vif et enjoué :

—Bonjour ! M. Clinton. Je regrette de vous avoir fait attendre. Ce n'est pas mon habitude d'en agir ainsi : je me vante d'être l'homme le plus ponctuel de la ville. Voyons, permettez-moi de prendre ce journal et ce petit paquet, et, cela fait, nous pourrions nous serrer la main. Je suis enchanté de faire la connaissance d'un ami de Moore, quel qu'il soit. Ah ! voici la petite comédie, n'est-ce pas ? Très bien, mettons-nous à l'ouvrage sur le champ. Je suppose, sans vouloir vous vexer, que vous devez avoir envie d'en être débarrassé.



Clinton entra sous la conduite de la servante.—Page 484, col. 1

—Ma foi, je ne vous cacherais pas que j'en suis à ce point, répondit Clinton, en accompagnant sa phrase d'un sourire reconnaissant, mais forcé. Je regarderais comme une vraie chance si je réussissais à vous plaire, monsieur, car je pense que si je pouvais me faire entendre une fois, je pourrais faire de bon ouvrage.

—Certainement, mon cher ami, pourquoi pas ? Toute chose doit avoir un commencement. Voyons, comment aimeriez-vous à vous asseoir : le dos tourné au foyer ou autrement ? Je puis facilement changer la disposition de la table.

—Oh ! je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine, s'écria Clinton. Je vous assure que cela m'est indifférent.

—Mais non, mais non, insista aimablement Humphrey, se démenant avec empressement autour de la table. Je veux que vous soyez parfaitement à l'aise, Clinton. Voyons, que diriez-vous de cette place ? Bonne ! Très bien, alors mettez votre manuscrit ici. Asseyez-vous maintenant et... en avant ! à moins que, à propos, vous ne me teniez compagnie à déjeuner ?

—Non, vraiment, merci ; j'ai déjeuné, répondit le jeune auteur faible, ouvrant son manuscrit et s'éclaircissant la voix.

—Je le regrette, reprit Warden avec enjouement, mais peut-être n'avons-nous pas trop de temps. Cela ne vous gêne pas que je mange pendant que vous lirez, n'est-ce pas ?

—Pas le moins du monde : au contraire, répondit Clinton vivement. Je serai moins nerveux.

—Très bien, dans ce cas, dit l'autre en souriant, je ne vous interromprai pas, je mange très tranquillement. Les deux autres couverts que vous voyez mis sont pour ma fille et mon secrétaire, Henry Browne. Ils sont habitués à écouter lire des pièces, ne vous en occupez pas. Browne est allé du côté du théâtre pour prendre les lettres du matin, et elle n'est pas encore

descendue—étant sortie hier soir. Ma fille, Mme Somerset, est ma majordome, vous comprenez ; ce n'est encore qu'une petite fille, à peine vingt-deux ans ; mais elle est veuve depuis quatre ans. Elle s'est mariée à dix sept, et a été mère à dix-huit. Voyons, maintenant, commençons.

De nouveau Clinton s'éclaircit la voix, et tandis que son cœur battait la charge, se redressa.

—A propos, remarqua le directeur, combien va durer la lecture de la pièce ?

—Oh, moins d'une demi-heure, répondit Clinton, s'humectant légèrement les lèvres.

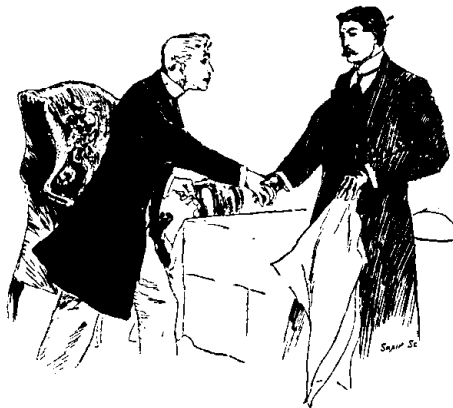
—Bien, s'écria joyeusement Warden. J'ai mis une heure de côté pour vous. Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher ami, du plan qu'il faut que je fasse de mes journées. D'abord il y a ceci, puis il y a cela, et encore cela. Quelqu'un vient demander un engagement, par exemple—il ne se passe pas un jour sans qu'il en vienne. Car, je le dis sans vanité, il n'y a pas à Londres de théâtre dirigé comme le mien. Je prends un intérêt personnel à tous ceux que j'emploie, et, quelles que soient mes occupations, je trouve toujours le temps d'entendre leurs espoirs et leurs craintes.

—C'est bien aimable de votre part, murmura Clinton, passant la main sur son manuscrit.

Warden repoussa son assiette et, s'étant levé, marcha vers le foyer, faisant joyeusement sonner sa menue monnaie dans ses poches.

—Je me plais à encourager le talent jeune, dit-il d'un ton sérieux, mais malheureusement, en général ce sont les gens les plus ridiculement absurdes que vous puissiez trouver qui désirent se faire une profession de la scène. Tout de bon, Clinton, quelles qualités pensez-vous indispensables à un homme ou une femme pour pouvoir prétendre au succès au théâtre ?

Clinton hésitait et froissait son manuscrit, l'air anxieux.



Bonjour ! M. Clinton.—Page 484, col. 2

—Vous ne pouvez donner une opinion, hein ? Eh bien ! je vais vous le dire, et vous pouvez être certain que je sais de quoi je parle.

Respirant bruyamment, le petit homme se croisa les bras sur la poitrine, et recomposant son visage, les yeux pétillant d'animation, continua d'un ton jovial :

—Il faut, tout d'abord, une bonne apparence, en second lieu, une bonne voix ; troisièmement, des pouvoirs intellectuels évidents, quatrièmement, une grande expression de visage, un œil qui indique un esprit peu ordinaire—un œil où se réfléchisse l'âme de l'individu ; une figure pleine de dignité—pas nécessairement grande—et un air général de capacité et de supériorité. Je le dis sans vanité, et vous pouvez vous fier à ma parole, toutes ces choses sont absolument nécessaires au succès.

Le visage cramoyé, Clinton fit un effort désespéré.

—Je redoute d'avoir fait une légère erreur, balbutia-t-il ; je crois maintenant que la lecture de ma pièce durera un peu plus d'une demi-heure.

—Mais, nous nous sommes accordé une bonne marge, reprit Warden avec enjouement, en se rassurant. J'accorde toujours une bonne marge dans les cas comme celui-ci, parce qu'il ne peut manquer d'y avoir un tas de petits détails à discuter. On me regarde comme un conseiller excellent pour ces choses-là. J'ai la bosse de la construction fortement développée sur le crâne, ma tête est d'une forme très

(1) L'auteur se réserve le droit de dramatiser cette histoire.

remarquable — de fait, mes facultés d'imagination sont simplement développées d'une façon extraordinaire : et croyez-moi, tout secours qu'il me sera possible de vous donner au sujet de votre petite pièce, je le ferai.

—Vous me direz la vérité, j'espère, Monsieur, interrompit Clinton ; vous n'essayeriez pas d'épargner mes sentiments. Je compte sur votre opinion sincère.

—Et vous allez l'avoir, mon cher garçon, reprit l'autre avec chaleur. Si votre pièce ne me plaît pas, je vous le dirai candidement ; si elle me va — eh bien, je ne vous donnerai pas un espoir qui ne se réaliserait peut-être pas, mais je serais vraiment heureux de rendre service à un ami de Moore. Voyons, commencez.

—Et vous ne laisserez pas ma mauvaise lecture porter préjudice à la pièce ? continua l'auteur palpitant, avec un sourire embarrassé. On prétend que les auteurs ne savent pas lire leurs propres ouvrages.

—C'est la pure vérité, mon garçon, j'en sais quelque chose, assura Warden en riant. Je le dis sans vanité, il n'y a pas de meilleur déclamateur que moi ; mais je suis comme les autres, je ne puis lire mes pièces.

—Je ne savais pas, monsieur, que vous fussiez écrivain en même temps qu'acteur, s'écria Clinton, malgré lui.

Se levant rapidement, Warden traversa la salle.

—Venez par ici, dit-il d'un ton enjoué.

Avec une contenance plutôt craintive, Clinton plaça son manuscrit sur la table et rejoignit le directeur qui se tenait devant une bibliothèque pleine de livres.

—Voyez-vous cette rangée de volumes in-quarto ? demanda le pétulant petit homme, la tête posée de côté, et les yeux luisant d'intérêt.

—Oui, bredouilla Clinton.

—Rien que des manuscrits reliés, mon cher ; écrits par moi, tous tant qu'ils sont. Regardez ici. En voilà des titres à effet ! *Le Scorpion humain, Hérode dépassé, La main rouge*. Un splendide caractère d'homme dans le *Scorpion humain*. Irving n'a pas paru le remarquer ; malgré cela — je le dis en toute modestie — je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un tel caractère tracé avant celui-là. Il aurait frappé un fameux coup en jouant ce personnage. A présent, dans *Hérode dépassé*, la partie de l'homme est fortement tracée, plus fortement, je puis le certifier en toute confiance, que bien d'autres qu'on trouve dans les pièces ; un homme qui doit dire, dans la dernière scène : " Je ne suis pas un meurtrier, je méprise le terme ! Je suis Némésis ! Les autres tuent dix personnes, ils assassinent en détail. Moi, je fais un holocauste du monde entier ! " Vous ne trouverez un passage du genre de celui-là dans aucune des pièces que je connais. *La main rouge*, aussi, a de magnifiques parties, simplement magnifiques ! Si un homme désire avoir une occasion d'exprimer de la tendresse, de déclamer avec passion, de participer à de la haute comédie, il ne saurait mieux choisir — j'en parle impartialement — que le héros de *La main rouge* ; quant au *Scorpion humain*, c'est simplement une inspiration dramatique ! Jamais, auparavant, on n'a songé à une telle situation. Le *Scorpion* est un homme honnête, remarquez bien, un caractère noble, mais il souffre d'une affliction étrange. Les bouts de ses doigts piquent tous ceux qu'il touche, et la blessure est vénimeuse ! C'est là le point, voyez-vous. C'est une idée étonnante, sa mère meurt mystérieusement, et dans la dernière scène il se suicide d'une façon très curieuse. Toute originale, je vous assure. Il se pique lui-même — comprenez-vous ? Irving, avec ses longs doigts blancs, aurait fait votre sang se figer. Mais, là, les hommes les plus habiles ne savent pas toujours reconnaître leurs chances. Quant à la manière dont le sujet du *Scorpion humain* fut suggérée à mon esprit, c'est un cas extraordinaire. Voyez-vous, les combinaisons passent par moments dans votre cerveau...

—C'est réel, s'écria Clinton, respirant avec peine, c'est très réel. Le sujet de cette petite pièce, que je suis venu vous lire, par exemple, m'est venu tout d'un coup.

—Laisant le volume qu'il avait à demi retiré du rayon,

Warden se passa les doigts dans les cheveux et revint à la hâte vers la table.

—Eh oui, à propos, j'avais oublié ! murmura-t-il d'un ton de repentir. Je dois m'excuser, vraiment. Voyons, asseyez-vous et commencez. J'ai fini mon déjeuner et suis tout à vous. Les autres sont très en retard aujourd'hui, je suppose.

—Je n'ai pas encore nommé la pièce, expliqua Clinton.

—Vraiment ? s'écria Warden en s'avançant sur sa chaise. Je pourrais vous aider sur ce point. Je suis spécialement fort sur les titres.

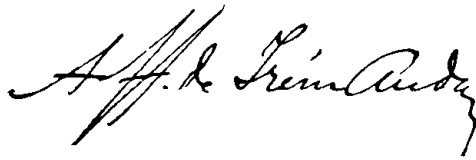
Le front couvert de sueur, Clinton commença rapidement, ne prêtant aucune attention à l'interruption :

—Voici quels sont les caractères représentés : le révérend Félix Findlater ; Frederick Hammer ; Joseph, homme de pied ; Sybil Findlater ; Emma, servante. La scène se passe dans le salon...

Clinton s'arrêta brusquement. La porte s'ouvrait doucement, et un homme âgé, le visage orné de lunettes, entra.

—Ah ! bonjour, Browne, s'écria le directeur, de bon cœur. Allons, approchez, mon vieux, votre déjeuner froidit. Voyons, qu'allez-vous prendre ? Du jambon, du foie, du poisson ? Mais, d'abord, laissez-moi vous présenter M. Georges Clinton, un ami de Jack Moore, qui est venu me lire une pièce.

L'auteur et le secrétaire se saluèrent, tandis que Warden continuait d'un ton jovial :



(A suivre)

## LE RETOUR A DIEU

Mme Octave Feuillet vient de terminer, dans une grande revue parisienne, l'intéressante série de ses *Souvenirs et Correspondances*. Voici une page singulièrement émouvante, sur les derniers jours et la conversion de son père :

A la fin de l'année 1872, j'eus la douleur de voir mon père s'affaiblir de jour en jour. Bientôt les médecins nous firent entrevoir une catastrophe prochaine. Cependant mon père conserva toute sa force d'âme, toute sa sérénité. Il sortait encore chaque jour, appuyé sur sa canne, et quand on lui conseillait le repos il répondait tranquillement : " J'en aurai bien assez dans la tombe ! " Ce courage, la parfaite lucidité de son esprit, sa discrétion à nous cacher ses maux, nous laissaient encore quelques illusions. Quand nous le voyions dans sa serre, au milieu de ses fleurs, un journal à la main, accueillant aimablement les visiteurs, nous nous disions : " Il est là pour longtemps. "

Un jour, dans cette même serre où j'étais venue l'embrasser, il me dit d'une voix plus émue que de coutume :

—Ma fille, j'ai à te faire une confidence un peu triste ; cependant, ne t'afflige pas. Sois forte pour me laisser fort moi-même. La mort vient, je le sens. Je ne veux pas qu'elle me prenne sans que je sois préparé à la recevoir. J'ai toujours cru en Dieu, mais, depuis de longues années, j'ai cessé de le servir. Le temps est venu de me rapprocher de lui. Je me suis confessé ce matin et je recevrai demain la communion. Si votre mère voit cela de là-haut, elle dira : " Voilà mon rêve accompli... "

Je tombai aux genoux de mon père, couvrant ses mains de baisers ; il me releva doucement : " Pas d'émotion, me dit-il, pas de larmes. Ne me prends pas mon courage... " Et comme il voyait que ma douleur allait faire explosion malgré mes efforts pour la contenir, il ajouta : " Je te jure, ma pauvre enfant, que ce que je ferai demain ne me fera pas mourir plus vite. Qui sait, au contraire, si cette paix, ce contentement du devoir accompli ne me donneront pas quelques jours de plus ? " Et sur cette pensée consolante, il m'attira sur son cœur.

Le lendemain, au fond de notre vieille cathédrale, la petite chapelle du Rosaire se mit en fête. On y porta des fleurs. On y alluma des cierges. On y jeta des tapis, comme pour les messes de mariage. De beaux fauteuils dorés furent portés devant l'autel. Dans l'un d'eux, mon père se plaça ; tous ses enfants l'entourèrent.

Pendant cette matinée, mon père avait voulu grouper autour de lui, non seulement ses enfants, mais encore ses parents, ses amis, ses domestiques, ses pauvres.

—Je désire, avait-il dit, que mon retour aux pratiques religieuses s'accomplisse au grand jour et serve d'exemple. Dans un temps comme le nôtre, les honnêtes gens doivent imprimer le souvenir d'une foi chrétienne dans l'âme de ceux qui restent pour lutter avec la vie.

On accueillit ses vœux, et tous ceux qui l'avaient connu et qui l'aimaient remplirent la petite chapelle. Mon père, appuyé sur ses deux fils, entendit, debout, le service divin. Au moment où le prêtre sortit l'hostie du tabernacle pour la poser sur ses lèvres, il voulut s'agenouiller ; mais, ne le pouvant pas à cause de ses genoux raidis, il courba simplement la tête. Quand il la releva, nous vîmes quelques larmes sur ses pauvres joues.

Après une longue méditation, il quitta l'église. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Comme je lui baisais la main en lui disant au revoir :

—J'ai bien prié pour toi ! me dit-il.

Quelques semaines plus tard, le vieillard, redevenu chrétien, mourut frappé subitement de paralysie, avec ce qu'il avait appelé si justement " le contentement du devoir accompli. "

## CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Mirobolant veut dire admirable, merveilleux. Ce mot vient de *Miro*, en vieux français médecin, et de *bolus*, pilule. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Hauteroche, auteur dramatique, mit sur la scène un savant médecin (*mire*) qui traitait tous ses malades avec des pilules (*bolus*) et auquel il donna le nom de Mirobolant.

Le mot liard, ancienne monnaie de billon, tire son nom de Hugues Liard, dauphin du Viennois, qui en fit fabriquer le premier. On dit un liard comme on dit un louis, un napoléon. Les liards étaient d'abord de couleur grise et valaient trois deniers. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on en fit en cuivre rouge qui ne valaient que deux deniers ; de là l'expression populaire : il ne possède pas, il ne vaut pas un rouge liard.

A une certaine époque du moyen âge, les écoles de Paris payaient une redevance au premier chantre de Notre-Dame. Plusieurs maîtres, pour s'affranchir de cette obligation, s'en allaient avec leurs élèves faire la classe en cachette dans les champs, derrière les buissons voisins de la ville. De là vient le nom d'écoles buissonnières donné à ces écoles de contrebande. Depuis, le sens de cette locution a changé ; faire l'école buissonnière veut dire : ne pas aller à l'école et jouer ou dormir à l'ombre des buissons comme aiment à le faire les écoliers paresseux.

## LES ÉPIS DU PAUVRE

*Moissonneurs, sans plaindre vos peines,  
 cueillez les blés mûrs dans les plaines,  
 Le blé, notre bien le plus cher !  
 Ce grain d'or sous sa pâle écorce,  
 C'est le germe de notre force,  
 C'est notre sang et notre chair.*

*Pour le pauvre, en liant la gerbe,  
 Laissez quelques épis dans l'herbe ;  
 Qu'il glane un peu de ce bon grain.  
 Puisse nous dans un champ prospère,  
 Voir tous les fils du même père,  
 Unis autour du même pain !*

V. DE LAPRADE.

## SOUVENIR TRISTE

A ceux qui l'ont aimé.

*A la triste lueur des lampes colossales  
Paparçus à l'écart un catafalque noir,  
Et j'entendis— comme un vent sinistre du soir—  
Des voix sombres, des chants aux notes sépulcrales.*

*Car, c'était jour de deuil chez les collégiens.  
En replis onduleux les noires draperies  
Au temple s'étendaient. La mort, dans ses furies,  
Avait brisé les rangs des Rhétoriciens.*

*Les racances s'ouvraient. Pourtant, pas un sourire !  
Bien des yeux, plus d'une âme étaient noyés de pleurs :  
C'est qu'il avait vécu ce que vivent les fleurs,  
L'instant que vit un chant de lyre...*

*Mélancoliquement, chacun se retirait...*

*"Enfant, ton souvenir demeurera sur terre  
Fidèle toujours ; car, dans un coin solitaire  
Une jeune fille pleurait !"*

*Antonio Pelleteri*

## PIEUX SOUVENIR

Humblement dédié à ma mère.

J'ai voulu revoir, encore une fois, ces lieux tristes et sombres, cachés dans une enceinte formée par de nombreux arbres que le printemps a revêtus de nouvelles parures.

Souvent, dans le jeune âge, j'ai marché dans ces allées sablonneuses bordées de croix noires et de riches mausolées de marbre et de granit. La tranquillité de cet endroit me captivait, il me semblait être plus près de Dieu. Le bruit du feuillage que la brise agitait, le parfum de la fleur déposée sur une tombe, me démontraient assez que la terre n'est qu'un exil. Tout ce que je voyais, tout ce que je respirais, et tout ce que je touchais était du domaine de la mort.

Ah ! c'est en ces lieux que l'on sent ce que vaut l'honneur, la richesse ; enfin, tous les attributs terrestres !

N'est-ce pas en ces lieux aussi que la douleur trouve un baume salutaire ?

Aujourd'hui, ces allées sont remplies de gens qui se croisent en tout sens et qui cherchent, navrés, soit un père, soit une mère disparus pour toujours ; soit un frère, soit une sœur, un ami... peut-être aussi une personne chère qui a laissé au cœur un souvenir dont l'évocation fait perler une larme brûlante, qui est comme le débordement du trop plein de souffrances causées par son départ, et dont Dieu seul connaît le prix.

Hélas ! la mort cruelle n'a pas de préférés : elle frappe toujours et sans relâche.

Elle ne connaît pas les beaux projets d'avenir échaudés soigneusement dans des âges tendres. Tout se brise sur son passage, et, elle ne daigne seulement pas jeter un regard en arrière pour voir si le sillon qu'elle a creusé n'est pas arrosé par des torrents de larmes.

Une humble croix noire, voilà tout ce qui reste, ou plutôt non, ce n'est que l'indication de l'endroit où furent déposés ceux qui ne sont plus. De ces êtres chéris, en vérité, que reste-t-il ? Un peu de cendres !

Voilà l'endroit où les grands de la terre, les riches, les savants, les pauvres ouvriers sont tous couchés. C'est une égalité effrayante. Les pauvres ouvriers sont autant que ces riches insensés qui n'avaient foi que dans leur or. La main de Dieu a frappé et les victimes ont vu leurs fâts agresseurs courber le front et s'abattre dans la même poussière.

Ah ! qu'il fait bon ici, loin, bien loin des déceptions et des tracasseries du monde ; le silence domine

partout. La foule est tout émue et chacun sent passer un frisson qui commande le recueillement et la prière.

Combien est réconfortante l'ombre de la croix qui vient nous couvrir et nous garantir contre les ardeurs accablantes de ce monde trompeur. Tout disparaît et l'âme s'envole dans les régions de la céleste patrie. Oui, vous avez beau crier, gens perfides, vous avez beau prêcher vos doctrines insensées, vous rencontrez ici un bouclier invulnérable, que vos attaques journalières n'ont pu jusqu'ici seulement effleurer. La croix planera toujours dans l'espace, dessinant son profil béni.

\* \*

Dans un endroit retiré, voilé par quelques arbustes aux touffes épaisses, une jeune fille était agenouillée au pied d'une croix, priant sans doute pour un parent disparu. Dans ses délicates mains, elle tenait un bouquet formé de pensées aux riches couleurs, et de roses entrelacées de quelques marguerites ; elle le déposa en pleurant sur cette tombe, puis fit une dernière prière et s'en alla. Je m'agenouillai à mon tour et d'une main tremblante je saisis une petite pensée que je conserve toujours et que de temps à autre j'aime à regarder. Cette fleur est pour moi un "pieux souvenir," car, elle me rappelle cette jeune fille au cœur bon priant pour ses morts.

RÉNÉ STE. FOYE.

Saint-Henri, 1899.

## MARIAGE PRINCIER

Le second fils de Monseigneur le Duc de Chartres, S.-A.-R. le Prince Jean d'Orléans, qui vient d'épouser sa cousine, la princesse Isabelle d'Orléans, est né à Paris le 4 septembre 1874. N'ayant pu satisfaire en France son goût très vif pour le métier des armes, il entra à l'Ecole militaire danoise, d'où il passa dans la garde, dont il est un des plus brillants lieutenants. On sait que le Danemark s'est toujours signalé par ses ardentes sympathies pour la France, et que la sœur aînée du prince est devenue princesse Waldemar.



S. A. R. LE PRINCE JEAN D'ORLÉANS

Son père, le duc de Chartres, fut obligé de changer de nom, en 1870, afin d'avoir le droit de combattre pour sa patrie ; car la République, ombrageuse à l'excès, avait exilé tous les princes après la chute de Napoléon III. Le duc de Chartres se fit appeler Robert le Fort comme son illustre aïeul, comte d'Anjou, tige des Capétiens, mort en 866.

Si ses enfants lui ressemblent, il y a tout à espérer du prince Jean, dont nous reproduisons les traits.

Quant aux princesses d'Orléans, c'est un fait connu qu'elles sont toutes très bonnes ; autant les princes sont pitoyables sous le rapport de la religion—à de rares et heureuses exceptions près—autant elles sont fièrement catholiques.

La jeune épouse du prince Jean d'Orléans est la troisième fille de Monseigneur le Comte de Paris. Née au château d'Eu, le 7 mai 1878, la princesse est douée de tous les dons de l'esprit et de la beauté.

## NOS GRAVURES

Sous ce titre, il s'est glissé une grosse erreur dans notre dernier numéro, au deuxième paragraphe, concernant le jeune Rosario Bourdon. Une feuille d'un autre de nos manuscrits a glissé là ; nous tenons à rétablir le texte vrai.

Le jeune Rosario Bourdon est assez connu pour que nous ne nous étendions pas beaucoup sur son compte. Le talent qu'il a montré tout enfant l'a fait remarquer ; aussi, après un certain temps de leçons au Canada, fut-il envoyé au Conservatoire de Gand (Belgique) dont la renommée est justement universelle. Il vient d'y remporter le premier prix—et il n'est toujours qu'un enfant.

Nous espérons que le Canada saura lui prouver que le goût des arts finit par se développer ici, et que nous parviendrons à le garder sans l'obliger, comme cet autre artiste, lui aussi, Crémazie, de s'expatrier et d'aller mourir délaissé des siens, abandonné, pleurant sa patrie et le beau Saint-Laurent. Notre espoir serait-il déçu ?...

## LES ANIMAUX SAUVAGES

LA CHASSE AU RHINOCÉROS

La chasse au rhinocéros se fait de plusieurs manières. Les Hottentots tâchent de le surprendre pendant son sommeil et le couvrent de fleches, lui faisant d'un seul coup le plus de blessures possible, puis ils se sauvent dans les broussailles et se cachent pour échapper au terrible réveil de l'animal ; ils le suivent alors à la trace de son sang jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de faiblesse.

La peau de cet animal, quoique fort dure, n'est pas à l'épreuve des sagaies des Africains, qui savent très bien l'atteindre dans les endroits vulnérables. Il est dangereux de s'exposer à la rencontre de cet animal ; il se précipite sur le chasseur avec furie, le renverse, le perce de sa corne, et l'écrase en le piétinant sous ses pieds.

Comme il a le nez très bon, il faut éviter de se mettre sous le vent, car alors il remonte le vent et marche droit à son ennemi.

Cependant, comme sa vue est très bornée et qu'il se retourne difficilement, les Abyssins, qui sont très lestes, évitent sa rencontre en faisant un crochet.

Certains chasseurs de cette nation, que l'on nomme *hekouppers*, se glissent dans sa bauge en rampant, et, d'un seul coup de lance porté au cœur le blessent mortellement. D'autres, qu'on nomme *ajajeyers*, c'est-à-dire coupe-jarrets, s'en rendent maîtres de la façon suivante :

Ils partent deux à cheval qui leur servira à s'échapper dans le cas où ils viendraient à manquer leur coup. Quand ils approchent du lieu où le rhinocéros s'est remis, ils quittent leur monture qui, bien dressée, restera immobile à les attendre. Ils se rendent à la bauge du rhinocéros ; l'un se cache de côté en tenant à la main un sabre bien effilé, l'autre se présente de face et excite l'animal avec une longue lance.

Tandis que le grand quadrupède se lève furieux, s'arrête un moment pour fixer son adversaire avant de s'élaner sur lui, ce dernier fait un crochet rapide et s'échappe dans les broussailles, tandis que son compagnon met à profit le léger temps d'arrêt que prend le rhinocéros pour lui couper en deux coups de sabre, rapides comme l'éclair, les tendons des talons. L'animal tombe sur le coup, veut essayer de se relever ; impossible, ses jarrets lui refusent tout usage. C'est en vain qu'il essaie de se traîner à l'aide de ses deux jambes de devant, tous ses efforts sont impuissants, et il ne peut que se rouler sur le sol, en creusant à coups de corne de jongs sillons dans la terre.

Les deux chasseurs reviennent alors sur lui et le tuent facilement.

Le rhinocéros mange plus de cent quatre-vingts livres de nourriture par jour et boit plus de cent cinquante litres d'eau.



ILS RENDENT EN ABYSSINIE LES MEMES SERVICES QUE LE BŒUF.—Page 487, col. 2.

Il marche d'ord.naire tête baissée, labourant la terre avec sa corne, déracinant les arbres et jetant les pierres les plus grosses derrière lui.

Les femelles portent des cornes comme les mâles et sont de la même taille qu'eux, à ce point que l'aspect extérieur ne les distingue ni ne les différencie les uns des autres.

Les Africains et même les Asiatiques font le plus grand cas des cornes de cet animal, car elles passent parmi eux pour un antidote excellent contre les poisons.

D'après eux, les tasses que l'on fait avec cette matière ont la propriété de rendre inoffensives les liqueurs les plus vénéneuses.

Par contre, les manches de poignards, de sabres, de couteaux qu'on en fait donne de la sûreté à la main. On ne manque jamais son homme avec une pareille arme.

Le sang de l'animal sert en Nubie et en Abyssinie à préparer des filtres destinés à une foule d'usages : ils guérissent les fièvres, les morsures de serpent, les blessures faites à la guerre.

Quant aux dents et aux ongles des sabots, on en fait des gris-gris, à ce point efficaces qu'ils préservent ceux qui les portent des fâcheuses rencontres, des méchantes aventures et même de la mort. Au Siam, ces cornes sont tellement précieuses que le souverain de ce pays en envoya six à Louis XIV, comme étant ce qu'il y avait de plus rare dans ses Etats.

Les Barabras, qui habitent la frontière méridionale de l'Egypte, entre les première et deuxième cataractes du Nil, domestiquent le rhinocéros et l'emploient aux mêmes usages que le bœuf.

C'est bien au-dessous d'Assouan et de la première cataracte que j'ai été témoin du fait que je désire faire connaître à propos du rhinocéros.

Un jour je faisais la sieste dans la petite cabine de ma dabieh, lorsque je fus assailli par de grands cris poussés sur le rivage par des enfants barabras, et au même instant, Amoudou pénétrait près de moi.

—Qu'y a-t-il ? fis-je à mon Nubien.

—Venez voir, maître, me répondit-il, venez voir la mauvaise bête apprivoisée.

—Quelle mauvaise bête ?

—La mauvaise bête qui a une longue corne sur le nez.

Je quittai l'embarcation et je gagnai la terre ferme, une simple planche unissait ma dabieh au rivage. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir un rhinocéros, conduit par deux Abyssins, qui accomplissait des tours ni plus ni moins qu'un chien dressé.

Il se levait sur ses pattes de derrière, se relevait, dansait au commandement, en poussant quelques petits grognements qui n'avaient rien de terrible ; je

m'empressai d'interroger ses conducteurs, et tous m'affirmèrent à différentes reprises que le rhinocéros était domestiqué dans le Sud de l'Abyssinie, et qu'il rendait dans ce pays les mêmes services que le bœuf.

LOUIS JACOLLIOT.

POUR ALLER AU BAL

MONOLOGUE POUR JEUNES FILLES

(Dans la coulisse.) Puisque c'est comme ça, je retourne chez ma mère ! Vous dites que je ne m'y amusais pas tant que ça... je m'y ennuyais moins qu'ici !

(Elle entre en scène, en élégante robe d'intérieur, son mouchoir à la main, se tamponnant alternativement chaque œil en parlant.) Le fait est que ce n'était pas drôle, à la maison... Très bonne, maman, mais vieux jeu... Des principes, et des préjugés ! Une jeune fille ne doit pas faire ceci... pas dire cela... le théâtre... fit donc ! Les magasins... hum ! Enfin l'on ne me permettait que le catéchisme de persévérance et les diners de famille !

Moi, j'avais un rêve : ... un cœur brûlant... un amour passionné. Roméo... en habit noir ? Oh non. Pas sentimentale pour deux sous, moi, dans l'train rapide ! Mon rêve... c'était d'aller au bal ! Etre vêtue de soie rose ou bleu pâle, me décolleter... et valser... oh ! valser !

Maman ne voulait pas entendre parler de cela... La valse... immorale !... la quadrille américain... indécent !... le cotillon... dangereux !

On me conduisait à des petites soirées, dans le faubourg Saint-Germain... Très chic mais ennuyeux !... Des robes blanches, avec un petit jour de souffrance sur le cou... on dansait entre jeunes filles ! Je ne sais pas si c'est amusant de danser entre jeunes gens ?... Un dimanche, après la grand'messe, nous nous rendons au Conservatoire... la musique, c'est toujours convenable, à ce qu'il paraît... Maman et moi, sur le devant de la loge,—derrière nous, papa et un jeune homme... que je ne vois pas, puisque je lui tourne le dos... lui, mieux partagé, contemple mon chignon... c'est ça qu'on appelle une entrevue.

En voiture, maman, très excitée, me dit :

—Comment le trouves-tu ?

—Je... je ne l'ai pas très bien vu...

—Bah ! on a bien le temps de se connaître après !

Ma chère enfant, c'est un parti exceptionnel ! Recommandé par l'abbé Nollet ! Le baron de Bretigny... joli nom, heu ! trenté ans... orphelin, riche... un oncle évêque... et des chevaux !

—Maman, il me plaît !...

Ma mère fond en larmes... m'embrasse et c'est ainsi que se conclut un mariage d'inclination...

Trousseau, visites, bouquets, cadeaux... Enfin, la noce, le 1<sup>er</sup> février. Après ça, la lune de miel... ce serait mieux nommé lune de fiel... nous rentrons à Paris le 15 février en plein carnaval.

Ce matin, une invitation pour un bal costumé... (Pleuruchant). Tout de suite, je me compose un amour de petit costume... une jupe... longue comme ça... (désignant, d'un geste, une jupe très courte). Un corsage... haut comme ça (montrant un corsage décolleté). Presque pas de manches... j'ai... d'assez jolis bras (minaudant).

Mon mari rentre pour déjeuner ; je me jette à son cou :

—Mon chéri ! que je suis heureuse !

—Eh bien, tant mieux ! moi je grèle... et je meurs de faim !

—Une invitation ! pour le 1<sup>er</sup> mars... un bal costumé !...

Je me mettrai en canotière !

Lui, sèchement :

—Répondez que nous n'irons pas.

Quand l'amlet vit le spectre de son père sortant de la tombe, il ne put pas être plus saisi d'horreur que moi :

—Nous n'irons pas !

Lui, de son petit ton autoritaire :

—Vous comprenez, ma chère, que je me suis marié, parce que j'étais las du monde.

—Eh bien, mon cher, mais je me suis justement mariée pour m'amuser.

—Amusez-vous tant que vous voudrez, mais à la maison... quant à enfiler un habit... veiller toute la nuit... Non !

—Il fallait me prévenir que vous étiez un ankylosé !

—Il fallait me prévenir que vous étiez une petite créature frivole !

—Moi, je veux aller au bal !

—Ma chère enfant, j'ai le regret de vous annoncer que vous n'irez ni à cette soirée ni à aucune autre.

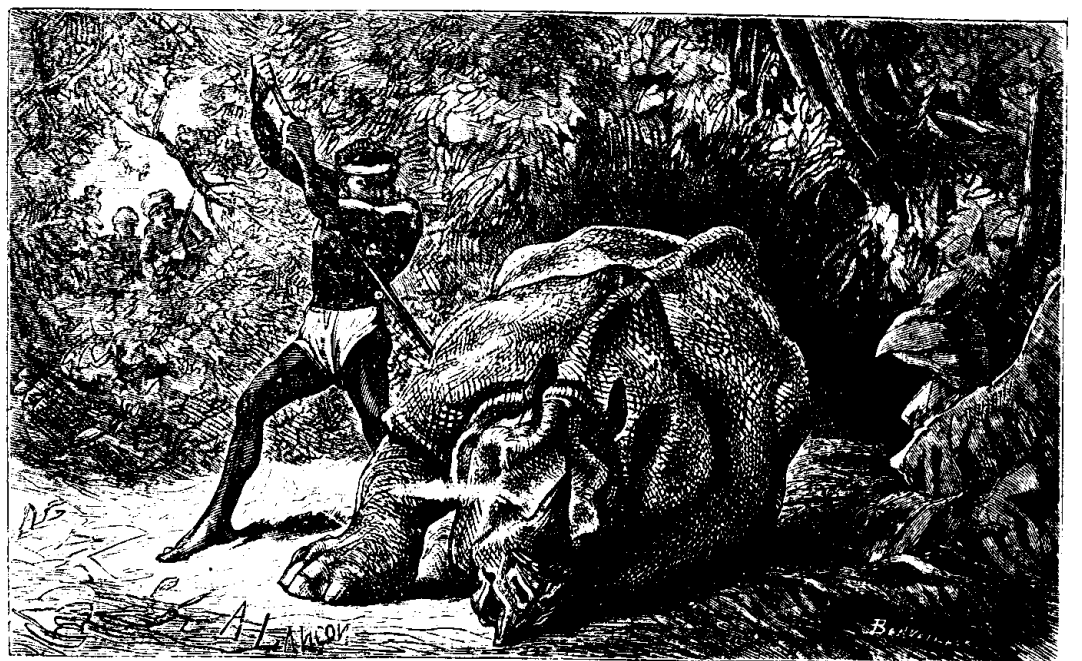
Je fonds en larmes... à la maison, ça prenait toujours ; avec lui, ça ne prend pas... il s'en va, et un quart d'heure après revient, et froidement :

—J'ai répondu que nous refusions !

C'est égal, m'être mariée à dix-huit ans, uniquement pour aller au bal, et tomber sur un mari comme ça... pas de chance !

RÉNÉ TRÉMADEUR

Remette d'un jour à l'autre à régler sa conduite c'est attendre, comme ce paysan, que la rivière soit écoulée.—HORACE.

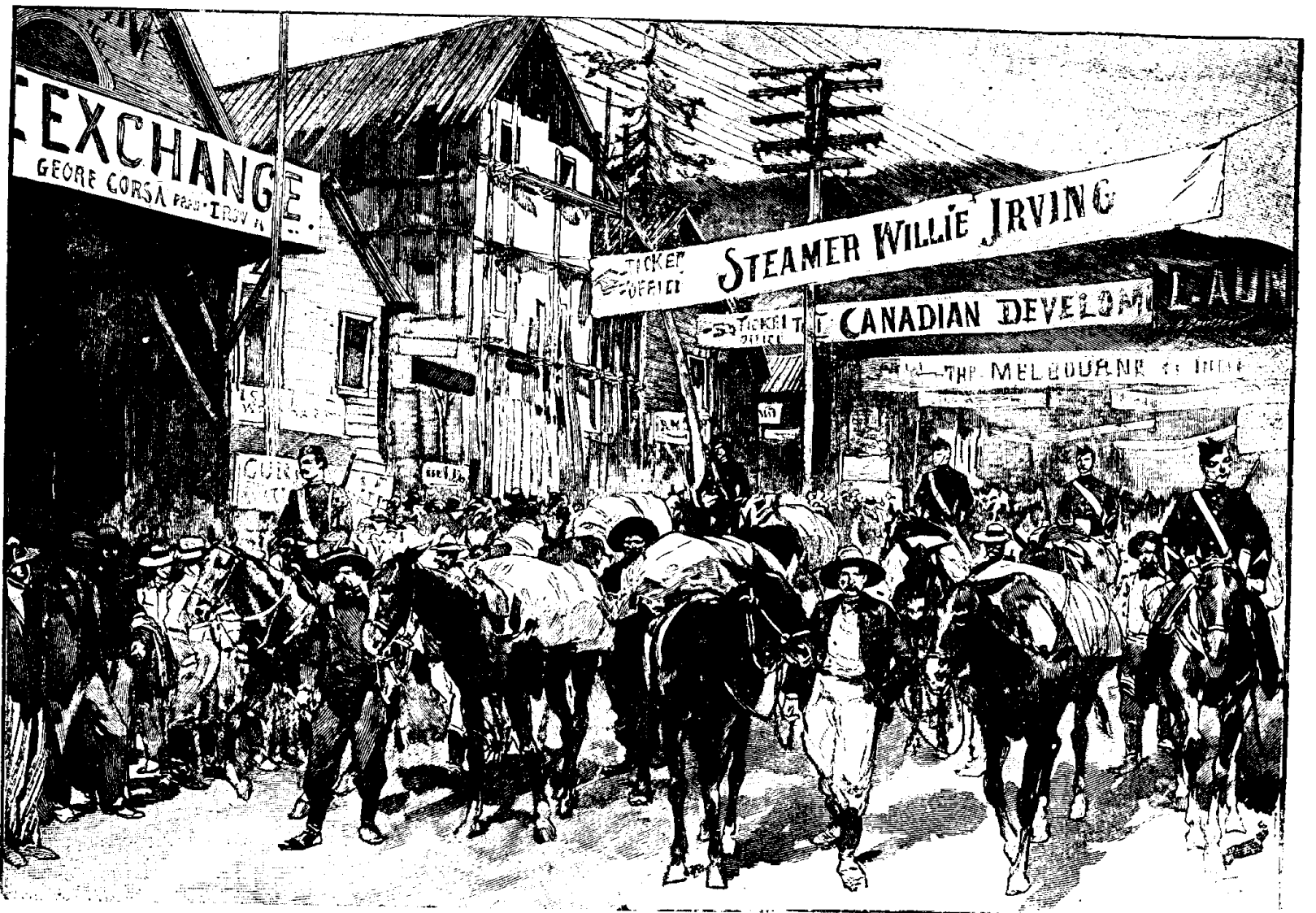


CERTAINS CHASSEURS... D'UN SEUL COUP DE LANCE PORTÉ AU CŒUR, LE BLESSENT MORTELLEMENT.—Page 486, col. 3.





Convoi funèbre à Dawson : Le corbillard trainé par des chiens



AUX MINES D'OR DU KLONDYKE. — Arrivée d'un convoi d'or à Dawson



BLOEMFONTEIN.—Le président de l'Etat libre d'Orange avec son escorte



PRETORIA.—Le président Kruger haranguant la foule

## LE CŒUR ABÎME

A Monsieur Paul de Cassagnac.

*Auprès d'un océan placez un cœur humain,  
Et dites-moi, des deux lequel est un abîme ?  
Est-ce l'onde écumeante où la barque s'abîme,  
Est-ce le pauvre cœur qui se tient dans la main ?*

*Depuis près six mille ans l'homme a fait du chemin :  
Intrepide Colomb du monde maritime,  
Il a vu triompher son travail légitime,  
Le lit océanique est aux savants demain.*

*Mais est-il un mortel sondeur assez puissant,  
Pour aborder au lit d'où jaillit tant de sang,  
De son propre cœur lui-même ?*

*Rien ne peut le remplir, ce mystérieux cœur,  
Si ce n'est son Dieu seul de l'abîme vainqueur,  
Car c'est l'Abîme suprême.*

D. LANÇTOT.

Montréal, novembre 1899.

## MONDANITÉS

En France, parlant à un mari de sa femme, les gens bien élevés n'emploient jamais d'autre désignation que celle de madame X... Et, cela, qu'on s'adresse à un haut fonctionnaire ou à un ouvrier... du moins si l'on pratique la véritable et moderne politesse. Dire à un homme : " Votre femme " c'est presque une grossièreté.

En Allemagne, pays de hiérarchie, — et où l'on se pique moins, vraisemblablement, des délicatesses de cœur, la femme d'un général ou de tout autre haut personnage est dénommée *gemahlin* (épouse ou compagne) ; à un degré de l'échelle au-dessous, elle devient *gattin* (encore épouse, mais avec une nuance moins respectueuse) ; dans la classe bourgeoise, elle est désignée, comme dans toutes les classes chez nous : " Madame X... " (*frun*) ; enfin, si on a affaire à un ouvrier, il n'est plus question que de la *weib* (votre femme).

\* \* \* \*

Rien n'est plus charmant que des façons naturelles, et l'on ne saurait trop combattre chez les enfants (en soi-même si on n'a pas été élevé), l'afféterie (qui tend à disparaître, du reste), et plus encore la pose au sans-gêne... sous prétexte de simplicité. De même qu'on affecte des manières mignardes, des airs effarouchés, qu'on se sert d'expressions cherchées, entortillées, de même on affecte la brusquerie, la franchise brutale, l'audace impudente.

Ces allures si déplaisantes ne renferment souvent pas plus de naturel, que l'aplomb excessif n'indique de véritable aisance.

La rudesse voulue, les airs importants sont surtout déplacés sous le toit des autres. N'allez pas croire que j'engage les gens qui offrent l'hospitalité à faire comprendre qu'ils sont chez eux, tandis que vous n'êtes que leur invité. Je souhaite à l'hôte toutes les délicatesses. Mais j'estime que ceux qui reçoivent l'hospitalité ont encore plus que dans leur propre demeure le devoir de ne jamais faire bon marché d'une certaine retenue, d'une certaine réserve, qui n'entame pas du tout la grâce naturelle.

Même s'il ne s'agit que d'une simple visite, il faut user de l'hospitalité avec tous les ménagements possibles. A plus forte raison, ne pas en abuser en parlant haut et fort, en se "carrant," s'attribuant les meilleures choses, les meilleures places.

Je le répéterai, le naturel nuancé de réserve est au sans-gêne ce que la gracieuse aisance est à l'horripilant aplomb.

## VÊTEMENT D'HIVER (HAUTE NOUVEAUTÉ)

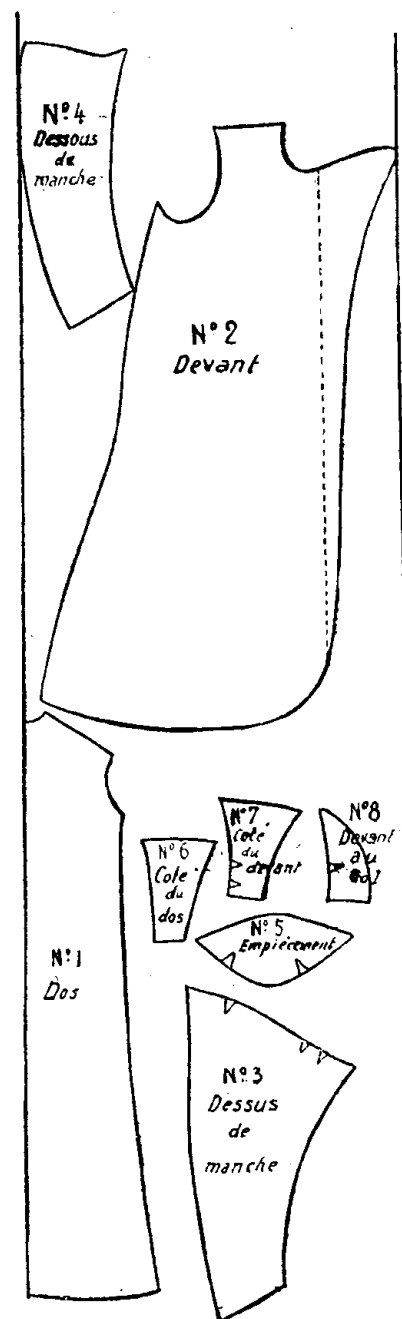
EXPLICATIONS DU PATRON DÉCOUPÉ

Ce patron, de coupe droite, est composé de deux morceaux pour le corps. Il se fait en drap mastic, gris, bleu-marin ou vert-olive, se garnit de piqûres blanches et de boutons de cristal ou de nacre.

## LA MODE : VÊTEMENT D'HIVER (HAUTE NOUVEAUTÉ)



MODÈLE DU VÊTEMENT D'HIVER



PLAN DU VÊTEMENT D'HIVER

Il faut huit morceaux pour confectionner ce vêtement :

- No 1.—Dos ; sans couture au milieu.
- No 2.—Devant légèrement croisé ; des crans marquent le revers et la croisure ; il se raccorde à l'épaulette du dos et au dessous du bras.
- No 3.—Dessus de manche.
- No 4.—Empiècement de la manche ; se raccorde au-dessus.
- No 5.—Dessous de manche ; se raccorde au-dessus. Cette manche se monte à l'emmanchure.
- No 6.—Devant du col ; se raccorde au-devant du manteau.
- No 7.—Côté du col ; se raccorde au-devant du col.
- No 8.—Dos du col ; se raccorde au côté et au dos du vêtement.

Mesure : Dix pieds en trois pieds et dix pouces.

## MONUMENT NATIONAL

*Les Crochets du Père Martin*, ce mélancolique et poignant mélodrame, que le public ne se lasse pas de revoir, a été joué d'une façon parfaite, et devant un auditoire très considérable le 22 novembre. Durant les entr'actes l'Union Sainte Cécile nous a fait entendre du chant et de la musique d'une qualité supérieure.

Cette soirée, de l'aveu de tous les spectateurs, restera au nombre de celles qui auront été les plus charmantes durant la présente saison. L'intelligent directeur des Soirées des Familles, M. Elzéar Roy,

s'est montré très judicieux dans le choix des pièces depuis le commencement de la saison et nous sommes persuadé qu'il sera aussi heureux dans l'avenir.

Pour jeudi le 30 novembre, on nous prie d'annoncer *Gendre et Belles-Mères*, comédie en trois actes par MM. Alex. Bisson et Antony Mars. Cette pièce, qui est une désopilante et spirituelle satire contre le divorce, ne saurait manquer d'être appréciée par les habitués de notre théâtre national. Les principaux rôles masculins seront tenus par MM. Emmanuel, Duhamel et Bédard, et quant aux rôles féminins il paraît qu'on nous réserve des surprises.

Nos lecteurs ne sauraient passer une plus agréable soirée qu'en entendant cette pièce, et nous leur conseillons de ne pas la manquer.

Disons en terminant que l'on prépare l'*Escamoteur* grand drame en cinq actes pour le sept décembre courant et que plusieurs artistes nouveaux feront partie de la distribution.

## JEUX ET AMUSEMENTS

METAGRAMME

Capituler, sortir d'une place,  
Telle l'action, lecteur très sagace,  
De bien "estimer" voilà l'action.  
Réponds, au plus vite, à ma question.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 810

Logogriphe.—Craie et Raie.

Charade.—Défaveur.

Moyens mnémoniques—Sainte-Hélène. Elbe. Corse

# Henry Morgan & Co.

Colonial House

Carré Phillips.

Maison Fondée en 1845.

**N**OUS attirons spécialement l'attention des lecteurs : sur : notre Catalogue d'Automne et d'Hiver, Ce livre rendra certainement de grands services aux acheteurs qui, étant trop éloignés pour se rendre au magasin, pourront ordonner par la malle ; pour tous ce livre contient de très utiles informations.

Le SUPPLÉMENT DE NOEL, contenant les jouets et articles de fantaisie convenables pour cette saison vient d'être publié. Ces deux livres seront envoyés, gratis, sur réception d'une carte postale.

Les clients sont invités à faire l'essai de notre DÉPARTEMENT DE LA MALLE, les commandes y sont promptement et soigneusement exécutées. Les catalogues donnent toutes les instructions nécessaires aux clients. Toutes informations fournies et échantillons envoyés sur demande.

**Henry Morgan & Co., Montréal.**

### CHOSSES ET AUTRES

—L'alphabet tartare se compose de 202 lettres.

—Les dames de la Congrégation possèdent 112 couvents tant en Canada qu'aux Etats-Unis.

—On dit que les choses lourdes descendent plus facilement que les autres. Pourtant, quand on a mangé quelque chose de lourd, ça remonte.

Cinq cuirassés, un croiseur, un bateau école et 25 torpilleurs seront construits et ajoutés à la flotte américaine l'année prochaine.

—Le premier devoir est de s'instruire, le second d'instruire les autres.

—Le président Kruger du Transvaal reçoit un salaire de \$35,000 par an. Il n'a pas de serviteurs. Sa femme fait leur cuisine commune.

—Le service à dîner le plus coûteux qui soit au monde est probablement le service de Sèvres du château de Windsor, qui est évalué à \$150,000.

—M. J.-X. Perreault, commissaire pour la province de Québec à l'exposition de Paris, a reçu plus de mille demandes d'exposants de la province de Québec.

### LE CHOC NERVEUX

A la suite d'un accident, d'une catastrophe, comme, par exemple, le déraillement d'un train, une chute, une brusque secousse, il se développe une affection nerveuse spéciale que l'on désigne communément sous le nom de "CHOC NERVEUX". Le malade d'après le Dr Morin, devient maussade ; il perd la mémoire, pleure sans motif, il éprouve des vertiges, des douleurs de tête ; il a mal dans le dos, et ses jambes faiblissent, ses forces diminuent, ses fonctions se dépriment et il maigrit. Que faire en pareille circonstance ? Il s'agit, comme on dit vulgairement, de remonter le malade, de rétablir l'harmonie du système nerveux ébranlé, dérangé, en agissant sur ce modérateur des nerfs par excellence, le sang, qui trouve dans l'emploi des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard les éléments réparateurs indispensables. Ces Pilules se vendent dans toutes les pharmacies (50c la boîte) ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue Saint-Denis, Montréal.

## HOTEL ST. JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS  
LE G.T.R.  
ET PRÈS  
DU C.P.R.



L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

Heures de bureau :  
9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell  
Main 3391.

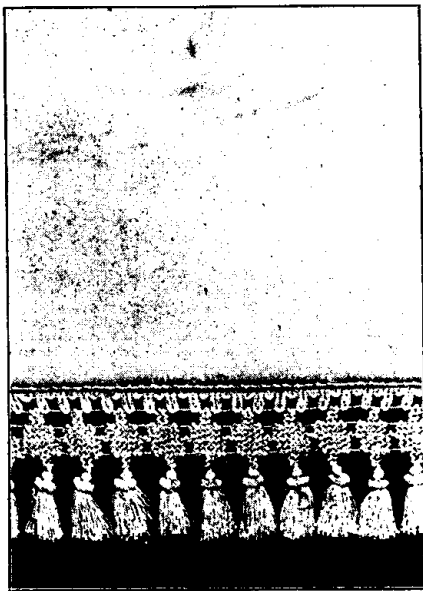
## VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR  
Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

# Mille et un Modèles Nouveaux !

En Rideaux, Portières, Pôles, Stores, Tapis, Prelarts, Etc., Etc.



3 x 6 pieds — Toile Opaque avec riche frange — \$1.00.

Ce département fait notre orgueil. C'est l'un des mieux assortis de Montréal.

Tous ceux qui s'y connaissent en Fines Dentelles, en Riches Chenilles, en Beaux Damas, en Guipures Nouvelles, Toiles bien décorés, ne sauraient songer à visiter une autre maison que la nôtre. C'est encore là, une spécialité qui nous attire la crème des connaisseurs et tous les amateurs de bon marché.

Quant aux accessoires, c'est complet. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses. Notre assortiment de pôles et ornements éclipsé tout ce qu'on offre ailleurs, comme nouveauté, genres et bas prix. Nos Tapis et Prelarts sont en grande variété et à des prix qui plaisent.

#### Rideaux en Dentelle !

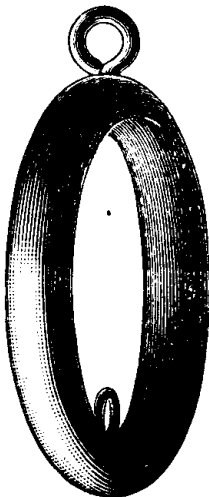
Modèles ravissants — fines qualités — valeurs extra, 45 cts à \$8.00.

#### Rideaux en Chenille !

Toutes les nouvelles couleurs assorties — toutes les largeurs — le plus grand choix de Montréal — La paire \$2.25 à \$20.00 valant beaucoup plus !

#### Rideaux en Damas !

Plusieurs belles lignes extraordinaires à bon compte d'une grande maison de Londres — Comme patrons, qualités et nuances, c'est insurpassable. La paire \$2.25 à \$20.00.



La douzaine 35c.

#### Rideaux Tapestry !

Une superbe ligne spéciale — à prix incroyablement réduits, valant \$7.50 ..... \$4.00

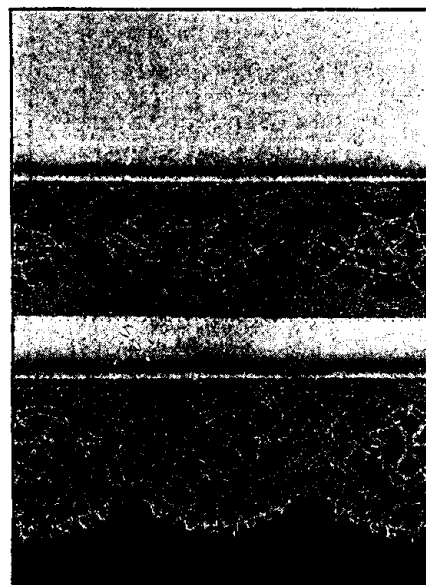
#### Rideaux en Guipure

Riches qualités, nouveaux genres, reme et blanc de \$3.00 à \$15.00.

#### Une occasion à voir !

#### Rideaux de Damas !

A la verge — soie et coton — grand choix. 35 cts à \$1.50.



3x6 pieds — Toile Opaque, avec jolies dentelles. Plus belles nuances, vert pois et drab - - 75c.

#### Un "Job" Extraordinaire !

Venant d'être reçu — Acheté en "Job" sera vendu à sacrifice, valant \$10.00 pour \$6.00.

#### Cretonnes Nouvelles !

Pour rideaux, couvertures de meubles — une variété de dessins nouveaux 6c et plus. C'est à un bon marché sans précédent !

Mille autres occasions de Bon Marché invraisemblable.

**Letendre & Arsenault,**

1493 Rue Ste-Catherine,  
Entre les rues Amherst et Wolfe.

CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Vous devez vous inscrire à cette société :

1o. Parce qu'elle est essentiellement philanthropique et que les revenus sont pour les sociétaires seulement  
2o. Parce qu'il en coûte très peu pour être membre, et qu'après vingt ans la pension annuelle se chiffre à quelques centaines de dollars ; 3o. Parce que toutes personnes y compris femmes et enfants, peuvent y appartenir quand même elles ne seraient pas acceptées par les autres sociétés ; 4o. Parce que, en économisant un centin par jour, vous assurez votre avenir et celui de vos enfants. Faites immédiatement votre application pour 1899 à Arthur Gagnon, Sec. Trés., Monument National, Montréal.

DE L'UN A L'AUTRE

Un rhume négligé peut amener la consommation Le Baume Rhumal guérit sûrement le rhume.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

LA SANTE ET LES PROGRES DE L'INDUSTRIE

Les progrès de l'industrie offrent aux aspirants poètes de beaux sujets de composition et aux médecins—malheureusement—de curieux sujets d'étude. La trépidation de la pédale des machines à coudre produit, dans la santé

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linge des bébés habillera maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas—presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gusset, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépenses, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$3.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée paraissant vivante. Envoyée franco contre 50c. Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c., envoyés franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY CO.,

No. 2 W. 14th St., New York

Au delà de 6,000 Cures

Ont été obtenues l'an dernier par les

CEINTURES ELECTRIQUES DU Dr SANDEN

Ces Ceintures guérissent instantanément le RHUMATISME, le LUMBAGO, la SCIATIQUE, les AFFECTIONS des REINS et des ROGNONS, ETC., ETC

L'électricité est un traitement simple. Si vous ressentez de la fatigue et de l'épuisement, comme si vous deviez succomber, ce remède de la nature est le plus sûr que vous puissiez employer. C'est l'électricité judicieusement appliquée. Si vous ne pouvez venir et tenter des courants à mon bureau, écrivez pour recevoir mon Petit Livre Illustré : il vous sera expédié GRATIS et bien cacheté. Adressez :



Dr M. SANDEN, 132 rue Saint-Jacques, Montréal.

générale des ouvrières, diverses perturbations. Il ne s'agit pas seulement de l'excitation spéciale qu'elle provoque et qui en se prolongeant donne naissance à un état nerveux grave, à des attaques d'hystérie par exemple, voilà que l'on découvre des cas d'ataxie locomotrice véritable, développée par l'usage de ces engins si utiles—les machines à coudre—que l'on devrait bien faire mouvoir par la vapeur ou l'électricité, et non par l'agitation continue et l'ébranlement des membres inférieurs d'une femme, plus ou moins délicate

et affaiblie. Malheureusement un grand nombre d'ouvrières sont condamnées à piquer à la machine pendant des journées entières et elles finissent par s'épuiser, si elles n'ont pas la prévoyance de ménager leurs forces en prenant régulièrement les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont pour effet de reconstituer le sang, c'est-à-dire le liquide nourricier de nos organes. Elles se vendent 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 rue Saint-Denis, Montréal.

Jour des temps chauds.

On peut en jouir même dans la cité surchauffée. Le sang frais, le système énergique et la santé parfaite qui sont le résultat de l'usage quotidien d'

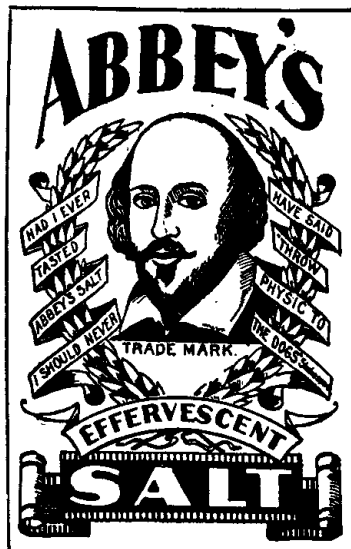
Abbey's Effervescent Salt

rendent la vie agréable même durant les journées les plus chaudes. Les personnes qui font un usage constant d'Abbey's Effervescent Salt échappent à la moiteur accablante des temps chauds et jouissent de leurs charmes.

On peut prendre en tout temps Abbey's Effervescent Salt. Il fait un breuvage rafraichissant et un tonique fortifiant et vivifiant.

Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit : " J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Sœurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre."

Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon. Flacon d'essai, 25 cts.



I. C. C.

(Indian Catarrh Cure)

Nouveau Traitement Interne et Externe Contre le Catarrhe

Ne contient aucun ingrédient dangereux.

Prix : 50c. et \$1.00

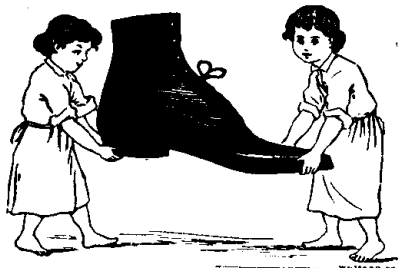
LA BOITE

Demandez-le à votre pharmacien ou écrivez à

L'INDIAN CATARRH CURE CO.

2146, rue St-Jacques, Montréal

S. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston sont nos agents pour les Etats Unis.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaites que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOLLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES DU Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint-Catherine et Saint-Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

UN QUI VIENT DE LOIN !

BRUXELLES, 15 Xbre 1898.

Cher docteur,

Je souffrais du " Beau Mal " depuis deux ans et j'avais consulté plus de vingt médecins sans obtenir le moindre soulagement à mon mal. Je me disposais à me rendre à Paris pour y consulter une célébrité médicale, lorsqu'arriva chez moi une de mes amies, de retour des Etats-Unis. Elle me conseilla aussitôt de faire venir six bouteilles de votre " Régulateur de la Santé de la Femme. " Je l'écoutai et me fis expédier de New-York une demi-douzaine de bouteilles de ce remède. Après en avoir pris quatre, mes douleurs disparurent et à la cinquième j'étais parfaitement guérie. Il m'en reste encore une bouteille ; mais je veux en avoir toujours sous la main. Envoyez-m'en donc une demi-douzaine ; on ne sait ce qui peut arriver.

MME BOSSMANN,  
21, rue du Commerce.

Voilà, mesdames, ce que disent les femmes qui se servent du " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière. Employez-le et vous en direz autant. Prix \$1.00 dans toutes les pharmacies ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R. I.

BON POINT

Les affections des voies respiratoires sont sûrement guéries par l'emploi du Baume Rhumal.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvenient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la " DIXON CURE CO. " ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

UNE FEMME ACARIATRE

Dans le ménage conjugal, une femme acariâtre n'est pas l'idéal d'un mari. Certains maris en prennent philosophiquement leur parti au lieu de remonter aux causes d'un état de surexcitation nerveuse qui n'est pas

habituel à la femme et qui céderait rapidement à un traitement approprié. Quand le système nerveux est malade, on peut être certain que le sang est malade, c'est-à-dire qu'il ne contient plus les éléments nutritifs nécessaires au bon fonctionnement des nerfs qui faute de nourriture se refusent à faire leur service, se mettent en grève. Aussitôt que l'on constate ces symptômes de désordres nerveux, on se trouvera admirablement bien d'un régime de cinq à six semaines aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont la propriété précieuse de rendre au sang les éléments reconstituants. 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue Saint-Denis, Montréal.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées,
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER  
6 rue St-Laurent.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie  
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

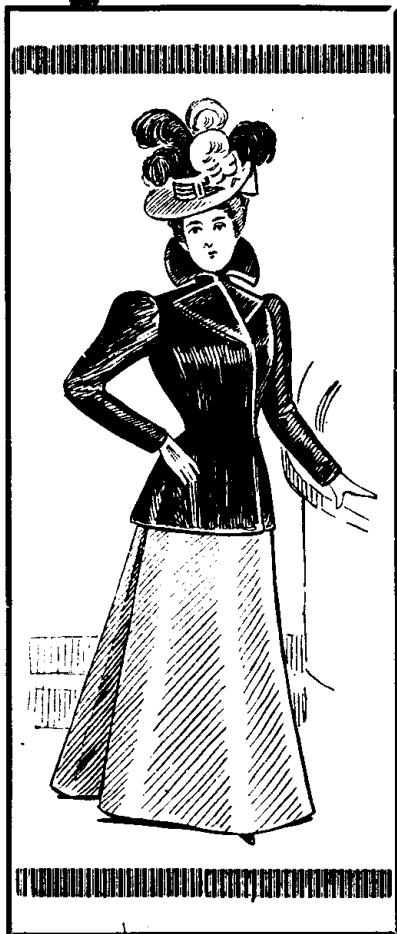
\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en " Sote Croisée Union, " une " Couverture Ajustable, " de 26 pouces (28 pcs, \$1.25 ; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

Voici venir Neiges et Frimas !



La nature suit son cours et ses exigences reviennent. Il faut penser à revêtir les vêtements fourrés et à garnir la maison de ces Rugs, Descentes de Lits, Nattes de Salon qui sont à la fois des ornements et des préventifs contre les courants perfides de la froide saison.

Pour Dames

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme formes en Manteaux, Collettertes, Manchons, Casques, Boas, Garnitures, Mitaines, Gants Fourrés, Etc., Etc., Etc.

Pour Messieurs

Ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de plus varié comme prix et comme formes en Paletots Fourrés, Collets, Manchettes, Casques, Mitaines, Gants Fourrés, Etc., Etc.

Réparations  
Nettoyage  
Piquage  
Teinture

Nos ouvriers sont tous des experts.

Nous affirmons et nous prouvons qu'à notre établissement la fourrure coûte 25 pour cent moins cher qu'elle ne coûte au commerce de gros au Canada.

Précautionnez-vous avant qu'il soit trop tard. Quels que soient vos goûts, vos moyens, vos caprices mêmes, vous êtes certains d'être servis à souhait chez

Chs. Desjardins & Cie

1583 à 1589, rue Ste-Catherine

Dont l'établissement est sans conteste la plus grande maison de l'univers dans le commerce en détail des Fourrures.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

**A SAINT-HENRI**

Une assemblée très importante a eu lieu lundi soir, le 20 courant, dans la salle publique de Saint-Henri, sous la présidence de M. Louis Coderre, avocat et président de la société Saint-Jean-Baptiste de cette ville.

L'assemblée était convoquée dans le but de faire connaître une nouvelle institution, qui promet beaucoup pour l'avenir.

L'hon. juge L.-O. Loranger, M. Arthur Gagnon, échevin, et M. Puillhomme, ont expliqué les avantages qu'il y avait pour tout père de famille de s'inscrire, lui et les siens dans la Caisse Nationale d'Economie. Ce système d'assurance à bon marché fonctionne depuis déjà longtemps en France, et permet à la petite économie de s'assurer une pension très importante après un certain nombre d'années. La société compte déjà 1,500 membres en tout, dont 300 de Saint-Henri. Les fondateurs de la Caisse Nationale d'Economie sont en même temps directeurs de la Société Saint-Jean-Baptiste et sont bien décidés de faire tout en leur pouvoir pour induire tous les Canadiens à se joindre à cette œuvre destinée à faire un bien immense à notre population. Nul doute que cette assemblée apportera beaucoup de nouvelles recrues à la société.

M. Lague, No 3617, rue Notre-Dame, et M. Joseph Labelle, No 293, rue Deslisle, ont été nommés agents, et ces Messieurs se feront un plaisir de donner toutes les explications nécessaires à ceux qui voudront bien passer à leurs bureaux.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Le jeu de billards fut introduit en Europe par les Templiers.

—Quinze mille ouvriers sont employés dans les usines Carnegie, à Pittsburg, Pa.

—La collection des vieilles monnaies, est une occupation si profitable en Chine qu'elle fait partie de l'enseignement dans quelques écoles.

—La terre rend comme on lui donne. Pour que la terre rende il faut lui prêter; elle ne donne rien pour rien. A petit fumier petit grenier.

—Un savant allemand écrit que si la terre était nivelée, la mer la couvrirait entièrement et aurait deux milles de profondeur.

—Les éléphants n'ont que huit dents; —deux en bas et en haut sur chaque côté.

—Le cœur d'un végétarien bat à raison de 58 coups à la minute, celui du mangeur de viande, 72. Ce qui représente une différence de 30,000 battements en 24 heures.

—La plus grosse cloche du monde est dans un édifice en face du grand temple bouddhiste à Tokio. Elle pèse 1,700,000 livres et est quatre fois plus grosse que la fameuse cloche de Moscou dont la circonférence est de 68 pieds et la hauteur 21 pieds.

—Un noble de Russie vient de faire compléter une maison de seize chambres toute en papier, et l'on dit qu'il en est enchanté au point qu'il a donné l'ordre pour avoir tous ses meubles neufs en papier aussi. Les Slaves peuvent rendre des points aux Yankees, de temps à autre.

—Un loueur de bicyclettes de Paris a inventé un truc ingénieux. Quand un client se présente il le photographie gratuitement. A son retour l'épreuve lui est offerte gratuitement. S'il ne vient pas la photographie est remise à la police et contribue à le faire retrouver. Excellent moyen que nous conseillons à nos loueurs du Canada.

Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er novembre 1899 : Les bienfaits de la concentration, par J. Piau ; Nouvelle canariote, par C. Saint-Saëns ; La femme devant les peintres modernes, par C. Mauclair ; Les conférences du travail, par H. Depasse ; La vie et la fin d'une favorite, par P. Perret ; Sa fille, par Mme H. Malot ; Lettres sur la politique extérieure, par Mme J. Adam ; Trois femmes de lettres contemporaines, par E. Ledrain ; Sur le Haut-Niger, par G. Bastard ; Karfa, récit d'un officier de spahis soudanais, par Montmorand.

Gravures : 10 gravures soudanaises ; 4 vues de Las Palmas ; 7 photographies de l'Exposition de 1900 ; 2 portraits ; 3 dessins, etc.

La Quinzaine : Critique dramatique ; Bibliographies ; L'Art de s'habiller ; Sports.

Administration et rédaction, 26, rue Racine, Paris. — En vente chez Fauchille, 1712 rue Sainte-Catherine, Montréal.

**35 ANS D'EXPERIENCE**

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**Dr J. G. A. Gendreau**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE** et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Leccours, 370, rue Craig, Montréal.

**L'APRÈS-LAVERGNE**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.C.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 243 BELL  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743 EST 245

**91,200**

Ont été fournies par

**Rations**

**BOVRIL,**

**Limited**

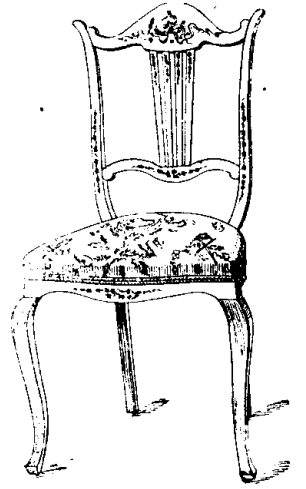
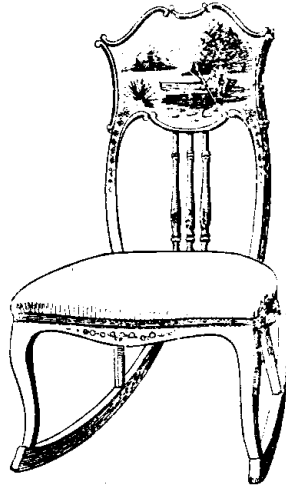
POUR LES

**Troupes du Transvaal**

Nous invitons nos clients et clientes, ainsi que le public en général, à venir examiner notre grande variété de

Ghaises de Fantaisie, Berceuses. Importation spéciale pour les Fêtes.

La modicité de nos prix vous surprendra. Venez tous et toutes, quand ce ne serait que par simple curiosité.



*M. G. Valiquette*

1541-1547-1552-1554

Rue Ste-Catherine, Montréal.



**La boisson des enfants**

C'est l'Eau Minérale

**Radnor**

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

**QUAND BEBE PLEURE !**

C'est une erreur de croire que les enfants pleurent sans motif. Généralement, ce sont les dérangements d'estomac ou d'intestins qui sont cause de ces pleurs si pénibles à entendre. Une coutume défavorable consiste pour certains parents à donner à leurs enfants des sirops qui ont pour but de les calmer en les endormant. Ces sirops sont absolument nocifs ; ils agissent sur le cerveau de l'enfant d'une manière désastreuse. Donnez à votre enfant, quand il pleure, la nourriture qui convient à son jeune âge, une nourriture que son estomac puisse digérer facilement, grâce à laquelle il se développera et se fortifiera sans souffrir des conséquences d'un estomac surchargé. La *Peptonine*, l'aliment idéal des jeunes enfants, offre aux familles la garantie d'un produit hygiénique, absolument pur, parfaitement stérilisé et contenant tous les éléments d'un aliment complet. En vente, 25c la grande boîte, dans toutes les pharmacies, épiceries et au Dépôt Général, 382, Avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal. Téléphone Bell, Est 1288.

**ETES-VOUS SOURD ?**

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie : les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas : nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,  
596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis.  
**MONTREAL**

**HOTEL RIENDEAU**

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660  
Bureau de Télégraphie : Great North Western et C.P.R.

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
SANS COLIQUES ni NAUSEES  
SANS AUCUNE FORMATION  
ni avant  
ni après  
du

**VERSOLITAIRE**

par les **CAPSULES L. KIRN**  
à l'Extrait d'Opium  
de FOGERY Médi Pur  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.  
Pharm. Pharmacie KAYSON,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

**LE MONDE MODERNE** Grande Revue mensuelle.  
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts.  
En vente à la librairie Fauchille.

**HÉMORROIDES**  
N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroides c'est  
**Le Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE**  
du Prof. N. CODERRE  
Prix 50c et \$1.00. 191 RUE BEAUDRY Essayez-le.

Cher Monsieur,  
Sorel, Décembre 1895.  
Après (5 ans) cinq ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'hémorroides saignantes en employant deux (2 boîtes) du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry. Montréal, aucun autre remède n'avait pu me soulager.  
(Signé) A. MAGNAN, Marchand de Provisions.

**Monuments Funéraires**  
En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. -- --  
**J. Brunet, Côte des Neiges**  
Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée - donnez-lui "DORMOL" - ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

**COUVERTURES DE MEUBLES**

Nous avons toujours en mains un grand assortiment choisi de belles ouvertures de chaises, sofas, causeuses, etc.  
Tout ouvrage de couvertures et de rembourrage est fait dans notre propre fabrique, sous notre direction personnelle. Il nous fait toujours plaisir de vous renseigner sur le coût des couvertures et du rembourrage et nous garantissons une main-d'œuvre parfaite.

**RENAUD, KING & PATTERSON**  
HAUT DE LA VILLE :  
No 2142 rue Ste-Catherine  
BAS DE LA VILLE :  
No 652 rue Craig

**Déjà des Réductions !!**

La Saison vient à peine de commencer et déjà nous sommes en position de faire de

**Grandes Réductions**  
Dans les Etoffes à Robes, Soies, Modes et Manteaux.

Nos ventes dans ces marchandises ont surpassé toutes les précédentes. Cela est dû au fait que le choix et nos prix sont du goût de nos clients.  
Plusieurs Lots d'Etoffes à Robes de Haute Nouveauté valent la peine d'être vues, il y a des balances de pièces, qui feraient de belles Jupes ou de beaux Corsages. Nous en avons dans les Plaidés unis et de fantaisie. Notre stock d'Etoffes à Robes étant immense, il y a du choix.  
Il en est de même de nos

**SOIES**

Un grand lot de Soies importées pour Blouses, Garnitures et Ouvrages de Fantaisie. Deux lots spéciaux de belles Soies, balance de pièces à

**15c et 25c**

Ces Soies valent le double et davantage.  
Tout dans les Modes se ressent de La Réduction. Chapeaux garnis et non garnis, pas de vieux styles, mais toutes les nouvelles créations en chapeaux.

**Manteaux**

Afin d'écouler notre stock de Manteaux au plus vite, tous ont été réduits, il y a encore un bon choix en style, en couleur, en grandeur et en prix.

Vous abstenant de venir nous voir, vous priverait d'une chance exceptionnelle d'acheter des marchandises à Grandes Réductions.

**N. Tousignant**  
295 rue St-Laurent, Montréal.



**NOUVELLES A LA MAIN**

Cueilli dans un journal américain :

Le divorce entre M. Jones et son épouse s'est accompli de façon toute pacifique...

... il a mis l'Océan Pacifique entre elle et lui.

..

Mme Mufflo se promène avec son mari.

—Tiens s'écriait-elle, voilà ton ancien ami Eugène qui passe là-bas ! Il n'est donc pas mort ?

Et Mufflo :

—Voyons, réfléchis un peu avant de parler. S'il était mort, il serait en deuil.

..

Un missionnaire avait ramené d'Afrique à Londres un chef indigène et dans une société on faisait voir au sauvage nouvellement civilisé une collection de photographies.

—Qu'est-ce donc que ceci ? dit-il en regardant une avec surprise.

—C'est un instantané d'un grand match de football, lui fut-il répondu.

—Votre Eglise ne peut-elle donc pas envoyer des missionnaires à ces gens-là ?

..

Deux pochards montent à la Tour Eiffel. Arrivés à la première plate-forme, ils se reposent tout essouffés :

—Nous avons monté trop vite, fait l'un d'eux.

—C'est vrai, recommençons.

Et ils redescendent.

..

Lisette —J'ai entendu des personnes qui disaient que tes beaux cheveux n'étaient pas à toi.

Claire (indignée). —C'est faux !

Lisette. —C'est bien ce qu'elles disaient !

**LA CONSOMPTION GUERIE**

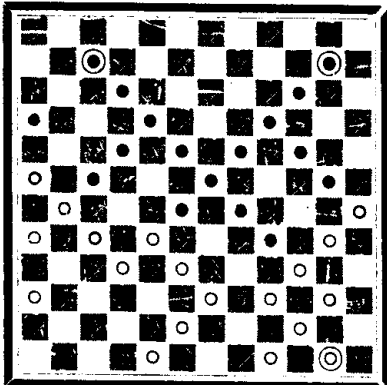
Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Possédé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NOYES, 320, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

**LE JEU DE DAMES**

**PROBLEME No 237**

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils.

Noirs—17 pièces



Blancs—19 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 236

Blancs		Noirs	
54	48	24	40
60	54	59	42
58	52	46	59
54	48	42	53
70	64	59	70
66	60	70	65
71	8 gagnent		

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.

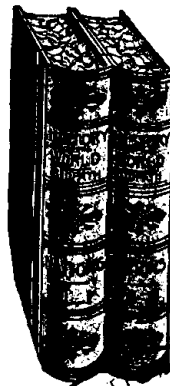


Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



**U. PERREAULT**

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

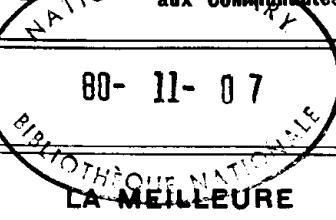
Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

1007

80-11-07



LA MEILLEURE

**Machine à Laver**

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

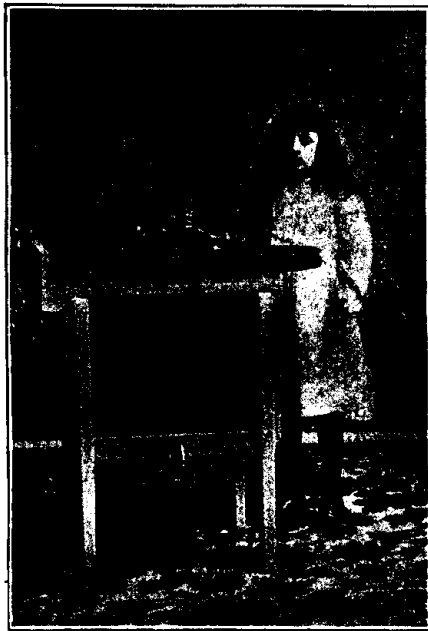
Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, poseage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire,**

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



**Dr Jos. Versailles**

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$8 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

**Mme GEO. TUCKER,**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 5129.

**Trestler, Globensky & Martel,**

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

**Champagne**

Préféré des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,386**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

No 10

(Tous droits réservés.)

# LE CHEVALIER HENRY de TONTY

## OU MAIN-DE-FER

### ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

## REGIS ROY

Ces mégères lançaient des cris affreux, que le chevalier interpréta en signaux à l'adresse des absents ; il comprit que son salut et celui de ses hommes demandaient une prompte retraite. Aussi s'empressa-t-il de se réfugier sur l'autre rive, où de la Salle venait d'atterrir.

Les Français s'occupèrent sur le champ à s'entourer d'une tranchée, en cas d'attaque. Cela fait, on renvoya l'une des prisonnières avec quelques cadeaux pour faire comprendre que l'on n'avait aucun mauvais dessein, mais qu'un échange de marchandises contre des provisions serait agréable.

Les Quinipisas, qui rentraient chez eux au moment de l'irruption de Tonty en leur village, avertis par les cris de leurs femmes, se hâtèrent et apprirent la nouvelle.

La sauvagesse envoyée par de la Salle fit son rapport. Quelques guerriers traversèrent, et après des pourparlers où les Français témoignèrent de leurs bonnes intentions par de nouveaux présents, tout le monde passa à l'autre rive, chez les Quinipisas. Les Français s'établirent sur la berge ; on leur apporta des vivres, mais le lendemain de bonne heure, ces canailles brusquement se ruèrent sur les visages pâles. Ceux-ci qui redoutaient cette agression, et s'y attendaient presque, les repoussèrent vigoureusement.

Vers les dix heures du matin, de la Salle donna l'ordre de briser les pirogues des sauvages, ce qui fut fait promptement, puis observant une tactique défensive, les Français se bornèrent à tirer des coups de feu, seulement lorsqu'un cuivré s'offrait comme point de mire. De la Salle aurait attaqué le village, mais il craignait d'épuiser ses munitions, et il fallait en conserver pour la longue route à refaire.

En l'après-midi, les Français montèrent dans leurs canots et s'éloignèrent de cet endroit inhospitalier, en criant : Vive la France !

L'on se dirigeait maintenant avec empressement sur le village des Natchez, où l'on avait laissé en descendant un dépôt de grains.

Le chef de cette tribu avait été averti de l'escarmouche du bas du fleuve, et lorsque de la Salle débarqua pour aller à ce village, il vint au-devant de lui. Celui-ci lui offrit les chevelures apportées de Quinipisa. En les acceptant, le Natchez, apprit à de la Salle que la nouvelle de sa victoire sur son ennemi lui était déjà parvenue.

De la Salle en témoigna sa surprise, et un soupçon lui vint que peut-être les Natchez tenteraient de se venger de la défaite de leurs congénères du bas Mississipi.

— Le Natchez bon coureur... va vite comme le cerf qui fuit, dit le chef. Nos jeunes braves ont passé à Quinipisa quand le visage-pâle faisait sortir la foudre de ses tubes de fer, qu'il porte toujours avec lui... Ils m'en ont averti aussitôt !...

Les blancs montèrent au village des Natchez armés et prêts à se défendre bravement à la moindre alerte. Arrivés au village, les Français remarquèrent, tout

de suite, l'absence du genre féminin ; ceci confirma de la Salle dans son soupçon d'une intrigue pour les attirer dans un guet-apens. Il n'eut aucun doute de leur mauvais dessein, quand, tout-à-coup, environ quinze cents guerriers entourèrent la bande Française. Ils poussaient des clameurs terribles ; le chef Natchez s'empressa de dire que c'était leur marque de plaisir de recevoir les visages-pâles.

De la Salle demanda à manger. On en apporta, et, craignant une surprise, les voyageurs prirent ce repas, leur mousquet à la main.

Les Natchez redoutaient les armes à feu, et n'osèrent attaquer, tant que leurs hôtes ne se départissaient pas de leur réserve.

Enfin, le chef à peau-rouge pria de la Salle de s'en aller parce que ses jeunes gens n'avaient pas d'esprit. La partie n'était pas égale : mesurer vingt-trois Français et quelques sauvages alliés contre quinze cents Natchez, était téméraire, aussi de la Salle profita de l'avis donné pour se retirer.

La retraite eut lieu en bon ordre, et les embarcations des blancs s'éloignèrent bien vite de ces rives dangereuses.

Un meilleur accueil attendait nos explorateurs au pays des Taennas ainsi que chez les Arkansas.

Ce caractère imposant, arbitraire, et dur de M. de la Salle, une fois le danger disparu, lui suscita des ennemis parmi ses engagés.

En arrivant au fort Prudhomme, il tomba gravement malade. Était-ce encore l'effet d'un toxique ? Il le crut ; les symptômes de sa maladie l'indiquaient. Pour ne pas semer le trouble dans son personnel il déclara être atteint de fièvre occasionnée par les fatigues endurées, par les privations et les veillées du voyage, et les difficultés sans nombre rencontrées et surmontées.

Il fit prendre les devants à Tonty, avec cinq hommes pour aller arranger ses affaires à Michilimakinac.

A l'embouchure de la rivière Ouabache, Tonty rejoignit quatre Iroquois en canot. Ils lui dirent que cent de leurs gens venaient en arrière. Ceci ne faisait point l'affaire de notre héros ; il pensait toujours aux deux bandits et aux Iroquois qu'ils dirigeaient. Ils savaient bien le sort cruel qu'on lui réservait ; et il ne pouvait dans le cas présent avec ses cinq compagnons, que songer à éviter une rencontre qui lui serait funeste.

A vingt lieues du pays des Tamaroas, il abandonna les quatre Iroquois.

Dans le cours de la journée, il aperçut à l'horizon de la fumée. Croyant que c'étaient des Iroquois, il fit apprêter les armes à ses gens et poussa audacieusement en avant.

En approchant du lieu d'où s'échappait la fumée, il découvrit des pirogues cachées dans les hautes herbes, au bord de l'eau. Ceci lui fit croire qu'il rencontrerait des Illinois ou des Tamaroas. Ce furent des Tamaroas.

Dès qu'ils l'aperçurent, ils sortirent du bois en grand nombre pour l'attaquer, prenant les Français

pour des Iroquois. Tonty leur présenta le calumet. Ils se calmèrent et mirent bas les armes et le menèrent à leur village sans lui faire aucun mal.

Le teint des Français était bronzé, semblable aux peaux-rouges, leurs habits, fabriqués de peau de daim, offrait quelque similitude avec les accoutrements de ces barbares, mais leur physionomie n'avait pas ce cachet caractéristique des Indiens de l'Amérique : front fuyant et pommettes saillantes des joues.

Pourtant les Tamaroas, les prenant toujours pour des Iroquois, délibérèrent et résolurent de les brûler, mais quelques Illinois survinrent, et l'un d'eux, ayant reconnu *Main-de-Fer*, parla en sa faveur et obtint son élargissement et celui de ses hommes.

De Tonty franchit, sans autre incident, la distance qui le séparait de Chicagou et de Michilimakinac, où il entra à la mi-juillet. Il y prit un repos bien mérité en attendant son supérieur, qui l'y rejoignit en septembre suivant.

Là, de la Salle prit la résolution de passer en France, et il ordonna à Tonty de rassembler ses engagés dans la rivière des Miamis, pour aller construire le fort de Saint-Louis, aux Illinois.

De Tonty, obéissant à ce commandement, se dirigea vers les Illinois pour entreprendre la construction du fort.

De la Salle voulait passer en France annoncer ses découvertes et obtenir de nouveaux privilèges. Il projetait l'établissement de postes sur le Mississipi pour faire la traite, conjointement avec ceux de Frontenac, Michilimakinac, Miamis et Saint-Louis des Illinois.

Cependant, avant de rentrer dans la colonie pour s'embarquer pour la France, il alla trouver son lieutenant, et l'aida à élever le fort Saint-Louis ; puis, ayant nommé Tonty gouverneur de la place en décembre, de la Salle se sépara de son ami.

Ils ne devaient plus se revoir.

## CHAPITRE XV

### LE FORT SAINT LOUIS

Le fort Saint-Louis avait pour site une position unique.

Imaginez-vous, lecteur, un rocher escarpé, haut de cent cinquante pieds, dont la base baigne dans la rivière des Illinois. Ce rocher n'est accessible que d'un côté, où la montée est encore assez raide ; cette pente difficile forme le côté le plus éloigné du bord de l'eau. Le sommet a une superficie d'un arpent. Le roc est à pic, et l'on peut du sommet descendre un seuil dans la rivière au moyen d'une corde et y puiser de l'eau.

Pendant que M. de la Salle avec ses employés travaillaient à la construction du fort, de Tonty partait pour inviter différentes nations indigènes à venir se grouper sous la protection du fort, afin d'être hors des coups des Iroquois, qui leur avaient tué plus de sept cents personnes les années précédentes.

De Tonty s'employa si bien qu'il réussit à décider les nations voisines : les Illinois, les Miamis, les Chaouanons, et d'autres, qui n'avaient pas toujours pratiqué les préceptes de l'amitié, à s'établir autour du rocher couronné par les fortifications de de la Salle. Il y eut bientôt au delà de trois cents feux aux environs.

Le côté en pente était fermé d'une palissade de pieux de chêne blanc de huit à dix pouces de diamètre et de vingt-deux pieds de haut, flanquée de trois redoutes, faites de poutres équarries et placées en sorte qu'elles s'entre-défendaient. Le reste du rocher avait une palissade semblable, haute seulement de quinze pieds, parce que là, il était inaccessible. Il y avait aussi un parapet de gros arbres couchés de leur long l'un sur l'autre à la hauteur de deux hommes ; le tout garni de terre. Sur la palissade, des chevaux de frise aux pointes ferrées, rendaient l'escalade impossible.

Le fort fut achevé en mars 1683.

Un nouveau gouverneur était arrivé à Québec l'automne précédent. De la Salle en apprit la nouvelle au fort Saint-Louis. Sachant que des envieux et des jaloux parmi les traiteurs de la colonie chercheraient à lui nuire dans l'esprit du nouveau fonctionnaire, il lui manda, le 2 avril 1683, qu'il ne le connaissait pas encore, mais le pria de lui continuer la bienveillance à laquelle Frontenac l'avait habitué. Une série de malheurs l'avait empêché jusque-là de satisfaire ses créanciers, mais il comptait terminer cette année toutes ses affaires et montrer qu'il n'avait rien entrepris au-dessus de ses forces. Il annonçait officiellement sa découverte du Mississippi.

« Le Fèvre de la Barre, le gouverneur, était un ancien officier de marine qui avait accompli de brillants faits d'armes aux Antilles, mais la vieillesse lui avait enlevé la vigueur d'esprit et de corps, nécessaire pour parcourir et administrer un territoire comme le Canada. A peine débarqué il fut entouré, conseillé et mené par quelques marchands, ennemis de son prédécesseur, avec lesquels il accepta de partager le bénéfice des congés et de la traite.

« Dès les premiers jours, de la Barre, tout en renouvelant pour la forme les anciennes prohibitions, distribua des congés, et s'intéressa lui-même à la traite.

« La Barre avait, au point de vue du commerce, un concurrent à supprimer : de la Salle. Sous le prétexte que le fort Frontenac n'avait plus une garnison suffisante, le gouverneur, à l'instigation des traitants, ses associés, en prit possession et saisit tout ce qu'il contenait. Il envoya un officier au fort Saint-Louis opérer la même spoliation.

« Il fait dire aux tribus des lacs qu'il abandonne les Illinois et déclare aux Iroquois qu'il n'approuve pas les faits de de la Salle, et qu'on ne s'inquiétera pas de ce qui pourrait arriver. (1)

La conséquence de ces agissements ne pouvait différer longtemps. C'était donner libre carrière aux ennemis de de la Salle.

Celui-ci, inquiet de ne pas avoir eu de réponse à sa première lettre, en écrit une deuxième. Il soupçonne le mal qu'on lui veut. Ses engagés qu'il a envoyés à Montréal quérir des provisions ne sont pas revenus. La Barre ne répondit pas. L'un de ses officiers s'acheminait vers le fort St-Louis, en ce temps là, pour en prendre charge, et sommer de la Salle de se rendre à Québec.

Mais avant que l'émissaire du gouverneur parvienne au rocher des Illinois, de la Salle s'est décidé à passer en France, et prend le chemin du Canada.

Il cause avec Tonty de ses projets et lui donne des instructions à suivre durant son absence. Puis, un matin de septembre, de la Salle, monté sur le sommet d'une des redoutes du fort, embrasse du regard le paysage que la nature déroule autour de lui : entre les rochers voisins et le fort règne des deux côtés un grand vallon qu'un ruisseau coupe par le milieu, et inonde quand il pleut ; de l'autre côté, c'est une prairie qui borde la rivière ; ici et là, dans la prairie sont disposées pittoresquement les cabanes des sauvages. Les sauvagesses travaillent aux champs ; leurs maîtres flânent et se chauffent au soleil, et des enfants jouent et se roulent sur le vert gazon. Dans la rivière, au pied du fort, il y a une belle île, défrichée autrefois par les Illinois, où de la Salle et ses engagés ont fait leurs semences à portée de mousquet du fort, tellement qu'on peut défendre les travailleurs de dedans le fort et empêcher les ennemis de débarquer dans l'île. Le bord des rochers qui environnent le fort est couvert de chênes l'espace de trois ou quatre arpents de large, après quoi ce sont de vastes campagnes de fort bonnes terres. (2)

Il donne une accolade chaleureuse à l'ami fidèle, Tonty, et descends la rampe qui mène au bas du rocher. Peu après, le canot de de la Salle disparaît à l'un des coudes de la rivière, et Tonty rentre au fort, enhahi par un sentiment indéfinissable de tristesse ; il a

le pressentiment qu'il a vu M. de la Salle pour la dernière fois.

En route, de la Salle rencontra l'envoyé du gouverneur, le sieur de la Durantayes, qui lui fit part de sa mission. Le découvreur forma aussitôt la résolution de porter ses griefs à la Cour. Avant de se séparer de M. de la Durantayes, il lui remit une lettre pour Tonty, enjoignant à celui-ci de ne point résister.

De la Durantayes permit le séjour du fort à Tonty. Relevé de commandement et d'autorité, Tonty trouva la vie oisive et lourde, et se mit à parcourir le pays adjacent pour se distraire.

## CHAPITRE XVI

### DERNIÈRES INTRIGUES

Lorsque de la Salle rencontra M. de la Durantayes et le chevalier de Baugy, et qu'ils lui intimèrent les ordres de M. de la Barre, il leur avait donné une lettre pour Tonty, le priant de ne faire aucun trouble à ces messieurs et de leur livrer le fort. Sa missive contenait aussi des instructions relativement à ses engagements. De la Salle passerait en France dans le plus bref délai pour faire corriger ses griefs, et mandait à Tonty de garder ses hommes ensemble, les employer comme il trouverait bon, car pour lui, il espérait revenir bientôt investi de pleins pouvoirs pour ses entreprises du Sud-Ouest.

Pendant quelque temps, les choses n'allaient pas trop mal au fort Saint-Louis, et Durantayes s'en alla à Michilimakinac, laissant De Baugy pour le remplacer.

Un jour, deux de ses engagés vinrent trouver Tonty et lui dirent :

— M. de Baugy nous offre un meilleur salaire pour travailler à son compte, nous voulons savoir si M. de la Salle revient ; sinon, nous nous engagerons ailleurs.

Tonty les rassura, quant au retour de son supérieur.

Quelque temps après, d'autres se présentèrent devant le chevalier et annoncèrent que Dupayroux (le valet de Baugy) leur tenait des propositions alléchantes pour entrer au service du gouverneur-général.

Ceci indigna Tonty, qui courut chez de Baugy se plaindre de la tentative d'embauchage de ses gens. On lui montra un papier signé par le gouverneur, spécifiant le rappel de Tonty à Québec, s'il cherchait noise à ses officiers. Tonty préférait demeurer afin de surveiller les intérêts de son maître, et il cessa de se récrier de l'injuste conduite du lieutenant de Baugy.

Le 20 mars 1684, des Miamis, du village organisé par Tonty, sous la protection du fort, vinrent annoncer au chevalier de Baugy l'approche d'un gros d'Iroquois peints en guerre.

Aussitôt le commandant fit venir Tonty et lui offrit la direction du fort pour le défendre, car il connaissait mieux les tactiques indiennes.

Tonty accepta.

Une grande excitation régnait parmi les villageois sous le fort. Tonty s'y rendit tout de suite, et les rassura. Il en fit monter aux fortifications, et envoya les autres dans l'île au pied du rocher. La garnison pourrait les protéger efficacement avec ses mousquets. Enfin, l'ennemi parut.

Tonty estima leur nombre à deux cents. Ils s'établirent en face de la pente conduisant au fort, mais hors de portée des armes à feu.

Peu après, un parlementaire Iroquois s'avança. Tonty envoya au-devant. On le reçut à la porte du fort. Il expliqua son message : Les chefs du parti Iroquois demandaient les personnes de M. de la Salle et de Tonty.

Ce fut de Baugy qui répondit ; il était au côté de Tonty :

— M. de la Salle n'est plus ici ; et M. de Tonty que voici, vous ne l'aurez que lorsque vous prendrez le fort !

L'envoyé Iroquois allait se retirer, Tonty l'arrêta, un soupçon lui venait à l'idée :

— Comment s'appellent les chefs Iroquois ?

— L'un, Cœur-Joli ; l'autre le Rêveur !

— Eh bien ! dis-leur qu'ils n'auront jamais ceux qu'ils cherchent !... Gare à eux !

L'Iroquois retourna aux siens et Tonty en peu de mots mit de Baugy au courant des faits occasionnant les inimitiés de Jolicœur et de Luigi.

La nuit venue, Tonty fit descendre l'un de ses hommes jusqu'à la rivière. Celui-ci devait nager à l'île, y prendre un canot et se diriger vers Michilimakinac avertir M. de la Durantayes de ce qui se passait au fort Saint-Louis, et lui demander secours.

Le lendemain, les assiégeants tentèrent un assaut ; ils furent repoussés avec perte.

Alors, ils s'établirent autour du rocher ayant l'idée de réduire les Français par la famine. Tonty les laissa faire, mais deux jours après, il fondit sur eux impétueusement, leur causa beaucoup de mal, puis rentra au fort, n'ayant que quelques blessés.

Il répéta la même chose le surlendemain. La mêlée fut sanglante, et Tonty y perdit beaucoup de monde. Cependant, il rentra au fort sans trop de confusion. Le jour suivant il fut très surpris de ne plus voir signe de vie dans le camp des Iroquois. Redoutant un piège ou quelque ruse, il envoya un éclaireur qui revint après une absence de quelques heures, rapportant que l'ennemi avait disparu. Aussitôt Tonty alla visiter le campement abandonné, et il remarqua que les Iroquois avaient laissé beaucoup de choses, en arrière, indice d'un départ précipité, une panique peut-être.

En visitant le champ de bataille de la veille, il reconnut parmi les morts, les corps de Jolicœur et de Luigi, et leur fit donner une sépulture convenable.

De la Salle ayant obtenu le rétablissement de son crédit, en France, le gouverneur ordonna quelques mois plus tard à M. de Baugy de remettre le fort Saint-Louis au brave lieutenant de de la Salle.

De Tonty se rendit très utile au gouvernement de la colonie, dans la suite.

Il mourut à Biloxi, à la Louisiane, en 1704.

De la Salle, dans une nouvelle expédition qu'il avait dirigée aux régions sauvages du bas Mississippi périt d'une façon tragique aux mains de ses suivants.



## NOUVEAU FEUILLETON

La semaine prochaine commencera notre nouveau feuilleton,

# LES VICTIMES

par notre grand romancier chrétien, **RAOUL DE NAVERY.**

Ce roman est rempli d'épisodes tantôt effrayants, tantôt douloureux : mais toujours les impressions sont saines, l'esprit est reposé après la lecture. Ce sera, certes, un des plus beaux romans en feuilleton dans notre province, et tout le monde voudra le lire.

(1) H. Lorin. *Le comte de Frontenac.*

(2) P. Margry. "Mémoires et documents." II, pp 175.

# L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

— Ecoutez ! dit Richard en désignant la partie du bois où l'incendie sévissait avec le plus de fureur, n'entendez-vous pas une voix humaine de ce côté ?

On prêta l'oreille ; en effet, à moins de vingt pas de là, derrière un rideau de flammes, s'élevait une voix qui disait, tantôt en anglais, tantôt en espagnol, mais avec l'accent d'une profonde terreur :

— Au secours !... me laissera-t-on brûler tout vivant ? Je ne puis bouger, et voilà que le feu me gagne... que le démon déchire celui qui m'a ainsi blessé !... Camarades, venez à mon aide !... gentlemen volontaires, par ici ! Jugez-moi, condamnez-moi, mais épargnez-moi cet affreux supplice... Voici la flamme... alerte !... au secours !... Notre Dame, saint Jacques, ayez pitié de moi !... Que l'enfer confonde !...

Puis les sons devinrent indistincts.

— C'est don Fernandez que nous avons laissé gravement blessé dans une clairière du bois, dit Richard.

— Oui c'est Fernandez, répliqua Martigny d'un ton solennel, et, comme je le lui ai prédit, il récolte ce qu'il a semé... Deux fois il a allumé un incendie où Brissot et moi nous devions périr ; nous échapperons encore cette fois peut-être, et lui périt dans les flammes destinées à nous dévorer.

— Qui sait, dit le négociant, si nous n'aurons pas le même sort ? Aussi maintenant que ce malheureux va paraître devant Dieu, j'oublie ses torts envers moi et je les lui pardonne !

Quoique ces paroles eussent été prononcées assez bas, quelques sons en étaient sans doute parvenus jusqu'à Fernandez, car il reprit d'une voix de plus en plus déchirante et saccadée :

— Où êtes vous donc, vous qui parlez ?... Au secours ! vite, au secours !... Je brûle, je brûle, je brûle !... oh ! que je souffre !... Que le diable vous étrangle ! vous arrivez trop tard... Je sens... ah !...

Et l'on n'entendit plus rien.

— Il est mort, dit Richard.

— Et sa mort, ajouta le vicomte, va peut-être devenir pour nous une cause de salut... Les guides, d'après la position de Fernandez blessé et incapable de se mouvoir sont enfin parvenus à s'orienter... Les voilà qui cherchent un passage dans l'incendie, et, Dieu me pardonne ! on dirait qu'ils l'ont trouvé !

En effet, Tête de-Crin et Nez-Percé paraissaient maintenant se rendre compte exactement de la direction qu'ils devaient prendre, et avec la rapidité de décision qu'exigeaient les circonstances, ils appelèrent auprès d'eux le reste de la troupe. A peine les Européens eurent ils vu quelle terrible région il s'agissait de traverser, que les plus hardis, encore cette fois, demeurèrent terrifiés.

La flamme, en effet, venait de passer sur cette partie du bois, mais elle s'était bornée à dévorer rapidement les feuilles et les branches légères, sans s'attaquer aux troncs et aux grosses branches qui lui auraient fourni un aliment plus durable. Or les voyageurs devaient s'engager au milieu de ces arbres fumants, aux rameaux carbonisés et dont plusieurs brûlaient encore en entier, à travers des monceaux de cendres perfides et sous une pluie de braises.

Il fallut pourtant s'y résoudre. D'abord on avançait sans trop de peine, bien qu'on eût encore à faire de continus circuits pour éviter des massifs enflammés dont la chaleur, même à distance, était intolérable. Mais bientôt les difficultés se multiplièrent ; souvent on ne voyait plus à se conduire ; on était aveuglé par la fumée, la respiration était pénible et oppressée. A

un certain moment, le danger devint plus grand encore.

On traversait un terrain bas et encombré de plantes vertes qui, à demi consumées, répandaient une fumée extrêmement noire et compacte ; cette fumée empruntait aussi sans doute aux herbes dont elles s'exhalait certaines propriétés malfaisantes, car elle était accompagnée d'une odeur âcre, nauséabonde, qui causait le vertige. Les voyageurs déjà si cruellement éprouvés par les fatigues et la souffrance, ne tardèrent pas à ressentir son influence funeste. Une toux douloureuse secouait leur poitrine ; leurs traits étaient livides, leurs tempes battaient avec violence ; ils se sentaient pris d'un insurmontable abattement. Il importait donc de sortir au plus vite de cette atmosphère empestée, sinon leur mort à tous était certaine ; mais on eut dit que le ciel les avait condamnés. Les guides eux-mêmes perdirent la tête, hésitèrent un moment et finirent par demeurer immobiles encore une fois.

Cette nouvelle halte fut fatale à presque tous les assistants. Brissot tomba mourant sur une couche de cendres ; Rachel ne tarda pas à tomber elle-même en entraînant Martigny, et aucun d'eux ne semblait plus capable de se relever. Seul, Richard Denison restait debout, chargé de la pauvre Clara ; mais évidemment il faisait des efforts surhumains pour ne pas succomber à son tour, et les tourbillons empoisonnés ne pouvaient manquer d'avoir aussi raison de lui et de son courage.

Nous ne saurions dire lequel des assistants dans ce moment terrible poussa des cris de détresse ; mais quel qu'il fût, celui-là obéissait à l'instinct de la vie plutôt qu'à l'espoir d'être secouru. Néanmoins, à peine ces cris se furent ils élevés au-dessus des mugissements de l'incendie, que d'autres cris leur répondirent à quelque distance, en même temps que des coups de fusils destinés sans doute à servir de signaux.

Aussitôt Tête de-Crin et Nez-Percé parurent se ranimer. Ils se redressèrent en poussant des clameurs sauvages ; puis, sans songer à prévenir autrement ceux qu'ils s'étaient chargés de conduire, ils s'élançèrent en avant et disparurent dans la fumée.

Richard ne s'inquiéta pas de cette désertion.

— Par ici, mes amis, cria-t-il à ses compagnons, par ici tous !... nous sommes sauvés !

Cet appel fut inutile ; Rachel et Martigny étaient sans connaissance ; Brissot étendu sur le sol ne manifestait son existence que par de faibles gémissements. Que pouvait Richard en leur faveur quand lui-même, suffoqué par ces vapeurs meurtrières, couvert de brûlures, écrasé par le poids léger de la jeune fille évanouie, sentait la force près de lui manquer ? Après de rapides réflexions, il lui sembla que le plus pressé était de sauver Clara, puis il reviendrait pour essayer de sauver les autres ou pour périr avec eux.

Cette résolution prise, il courut dans la direction où des voix nombreuses et des coups de fusil continuaient de se faire entendre. Aucun obstacle ne l'arrêtait plus ; il perça droit devant lui, à travers les flammes et la fumée. Malgré la rapidité de sa course, il se croyait encore loin du salut, quand au sortir du nuage qui l'enveloppait, un spectacle aussi merveilleux qu'inattendu vint tout à coup frapper ses regards.

Il se trouvait dans une de ces clairières sablonneuses dont est parsemé le Maaly-Scrub. L'incendie n'avait atteint qu'un côté des bois, celui-là précisément d'où venait de déboucher Richard ; le reste de la forêt semblait aussi calme que d'habitude. Un brillant soleil éclairait l'espace découvert ; l'air y était pur et frais. Une troupe nombreuse occupait la clairière et formait des groupes animés ; c'étaient les volontaires et la garde noire, au milieu desquels on remarquait

deux ou trois prisonniers, soigneusement garrottés. En arrière, on voyait plusieurs chevaux qui pouvaient servir à transporter les malades ou les blessés jusqu'à l'habitation la plus voisine. Soldats et volontaires s'inquiétaient depuis longtemps de l'absence des chefs de l'expédition, et au moment où Denison parut, des hurras joyeux éclatèrent autour de lui.

Richard, après avoir déposé son fardeau sur le gazon, resta comme un moment enivré par l'éclat subit de la lumière, par cet air vivifiant qui venait rafraîchir sa poitrine haletante. Mais une courte pause suffit pour lui rendre sa présence d'esprit. Bientôt il s'écria en anglais avec un accent chaleureux :

— Allons ! gentlemen, plusieurs personnes sont encore en danger de mort à quelques pas d'ici... que tous les hommes de cœur se joignent à moi !

Et sans même s'assurer s'il était suivi, il rentra impétueusement dans la partie incendiée du Maaly-Scrub.

Plusieurs, parmi les volontaires et les noirs voulurent en effet l'accompagner ; mais les uns s'arrêtèrent sur la lisière même du taillis, repoussés par les exhalaisons méphitiques qui en sortaient comme d'une souffrière en ignition ; les autres purent seulement faire quelques pas au milieu des ténèbres, et craignant de s'égarer sans résultat utile, se hâtèrent de rebrousser chemin. Toutefois ceux qui étaient restés dans la clairière s'avisèrent d'une précaution très sage ; c'était de pousser continuellement des cris pour guider le brave et généreux Richard dans sa marche aventureuse.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi ; l'incendie redoublait de violence et les flammes commençaient à succéder de toutes parts à la fumée. On désespérait presque de revoir jamais le jeune magistrat, quand il se montra enfin, courbé sous le poids de Brissot. Ceux qui éprouvèrent son retour, reçurent dans leurs bras le malheureux négociant et le déposèrent à côté de sa fille. Quant à Richard, après avoir aspiré une longue bouffée d'air pur, il voulut rentrer dans le bois. On essaya encore, mais inutilement, de le retenir.

— Et cette pauvre miss Owens ! répliqua-t-il ; et ce brave Français, M. de Martigny, les laisserons-nous périr ?

Avant qu'on eût pu s'y opposer, il se jeta de nouveau au milieu des arbres enflammés.

Cette fois encore, plusieurs volontaires tentèrent de le suivre ; mais ils ne tardèrent pas à perdre sa trace et il ne répondit pas à leur appel. Conduit par une sorte d'instinct, il se dirigea vers l'endroit où il espérait trouver Rachel et le vicomte. Peut-être dans ce chaos eût-il passé près d'eux sans les voir, quand une forme humaine se dressa devant un buisson enflammé. C'était Martigny, qui, ranimé par la douleur ou par la conscience du péril, était parvenu à se remettre sur pied et s'efforçait de relever miss Owens toujours évanouie. Quoiqu'il ne pût y réussir, le vicomte ne voulait pas abandonner la pauvre Rachel ; Denison haletant, tout en sueur, les cheveux et les sourcils brûlés, courut à eux :

— Laissez-moi le soin de miss Rachel, dit-il d'une voix brève ; vous, appuyez-vous sur moi.

Il s'empara de la jeune Anglaise qui, pour cette fois, n'eut pas même la force de pousser son *shoking* ordinaire, et l'emporta dans ses bras.

Le premier sentiment de Martigny avait été de repousser avec dépit la proposition généreuse de son rival.

— Je marcherai bien seul, balbutia-t-il avec colère ; assez d'autres déjà vous doivent la vie.

Cependant, il dut s'apercevoir bientôt qu'il avait trop compté sur lui-même. La défaillance revint, ses jambes se débâtèrent sous lui et machinalement il se cramponna aux vêtements de Denison. Celui-ci n'en continua pas moins d'avancer ; mais ainsi chargé d'un double fardeau, ses mouvements se ralentissaient, sa vigueur s'épuisait. Il se traîna quelques pas encore ; mais enfin la nature fut vaincue et il tomba avec ceux qu'il avait voulu sauver en poussant un cri de désespoir.

XXI

CONCLUSION

Nous sommes à Dorling, chez la famille Brissot, huit jours environ après les événements que nous venons de raconter.

Dans une pièce du rez-de-chaussé donnant sur le petit jardin de l'habitation, Martigny, le cou entouré de linges et de compresses, était étendu sur un canapé. Il était pâle, maigre ; un cercle brun entourait ses yeux, qui avaient conservé pourtant tout leur éclat ; et sa barbe, d'un noir d'ébène, faisait ressortir la blancheur mate de son teint. Il était vraiment méconnaissable pour quiconque l'eût vu plein de vigueur et de santé quelques mois auparavant.

D'ordinaire, Brissot lui-même tenait compagnie à son ami blessé ; mais le jour dont nous parlons, le négociant, à la suite du pansement du vicomte, était sorti avec le chirurgien. Martigny n'était pas demeuré seul pour cela ; Clara et sa mère, assises devant une table à ouvrage, non loin du lit de repos, veillaient sur lui avec une affectueuse sollicitude. Très-fatigué d'abord par l'opération douloureuse du pansement, il s'était ranimé peu à peu et causait maintenant avec les dames, bien qu'une légère contraction de ses traits trahit parfois une souffrance secrète.

— Ainsi donc, mademoiselle Clara, demanda-t-il d'une voix qui n'avait rien perdu encore de sa sonorité, vous dites que Tête-de-Crin et son fils sont venus ce matin à Dorling, et que vous les avez renvoyés chargés de cadeaux ?

— Oui, monsieur, répondit Clara ; mais quels cadeaux seraient dignes des immenses services que ces braves gens nous ont rendus ? J'avais honte de la nullité de la récompense quand je songeais à la grandeur du dévouement.

— Nous n'avons pourtant rien négligé, ma chère, dit Mme Brissot, afin que ces noirs fussent contents ; notre store tout entier était à leur disposition, Tête-de-Crin et Nez Percé, comme vous appelez le père et le fils aîné, ont eu chacun un fusil de chasse à deux coups avec une bonne provision de poudre, de plomb et de capsules, et rien ne pouvait leur plaire davantage. On a donné des vêtements à la lubra, et tous les gens de la tribu, depuis les vieillards jusqu'aux petits enfants, ont reçu les présents qui étaient le plus de leur goût. Il n'y a que l'eau de feu qui leur ait été distribué parcimonieusement ; mais en cela je ne crois pas que nous ayons été leurs ennemis. Enfin, quand ils sont partis, ils étaient les plus fiers et les plus heureux sauvages de la terre entière ; que pouvions-nous faire davantage ?

— Rien, chère maman ; il a fallu en effet les récompenser selon leurs goûts particuliers et non pas selon les nôtres. M. Owens a proposé de leur faire obtenir du gouvernement la concession d'un petit terrain, où ils pourraient se construire des habitations et qui leur appartiendrait en propre ; mais il est impossible de vaincre les habitudes nomades de ces indigènes : ils ont rejeté la proposition de M. Owens et peut-être ne l'ont-ils pas comprise. Rachel a dû se contenter de leur offrir de menus objets de ménage dont à ce qu'elle suppose, l'utilité est fort contestable pour eux.

— Véritablement, dit le vicomte, la civilisation est impuissante à enrichir des gens qui n'ont pas de besoins et qui sont habitués à se passer de tout. Enfin, je suis satisfait d'apprendre que ces pauvres sauvages n'ont pas trop à regretter les brûlures qu'ils ont récoltées dans le Maaly-Scrub, car je suis par moi-même incapable d'acquitter ma dette envers eux.

— Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur le vicomte, dit Clara doucement ; miss Owens et moi nous avions contracté envers ces noirs des obligations particulières, et c'était pour nous sauver que vous-même... Ah ! monsieur de Martigny, il est d'autres services que Rachel et moi nous ne saurions reconnaître avec des présents !

Martigny demeura pensif.

— Mademoiselle Clara, demanda-t-il enfin, ne pourriez-vous me dire quel jour du mois nous sommes aujourd'hui ? Depuis que je suis malade et blessé, à

charge aux autres et à moi-même, je ne sais plus calculer la marche du temps.

Clara releva la tête et répondit en rougissant, mais en fixant sur l'ancien commis de son père un regard plein de franchise :

— Il y a juste trois mois aujourd'hui, monsieur le vicomte, que nous avons reçu votre visite ici pour la première fois. N'est ce pas ce que vous désirez savoir ?

Martigny fit un mouvement de surprise.

— Oui reprit Mme Brissot avec tristesse, trois mois ; et que d'événements se sont accomplis dans ce court espace de temps ? Nous étions riches et heureux alors, ou du moins nous avions l'espoir de le devenir bientôt, au lieu qu'à présent... Mais ajouta-t-elle en se reprenant, pourquoi nous plaindre de la Providence ? Nos malheurs pourraient être plus grands encore ; et quand je songe que sans vous, mon brave compatriote, j'aurais perdu mon mari et ma fille, et je serais seule au monde, pauvre et sans appui dans ce pays maudit...

— Ne vous exagérez pas la valeur de mes bons offices, ma chère madame Brissot, dit le vicomte avec un certain embarras ; peut être en les rendant, avais-je des motifs secrets qui diminueraient singulièrement votre gratitude si vous les connaissiez !

— Je les connais, monsieur de Martigny ; mais je craindrais de vous causer une agitation trop forte en traitant certaines matières qui, je le devine, préoccupent incessamment votre esprit.

— Parlez, parlez, chère dame, dit le vicomte avec vivacité ; jamais je ne me suis mieux porté, et peut-être une explication entre nous est-elle devenue nécessaire. Je ne comprends pas, ajouta-t-il en regardant Clara, que vous sachiez...

— Je lui ai tout avoué, dit Clara en se jetant au cou de sa mère et en fondant en larmes ; comment aurais-je mérité son pardon si je ne lui avais pas confessé sans réserve mes imprudences et mes fautes ? Ah ! ma mère, ma bonne mère, ajouta-t-elle avec un redoublement de sanglots, pourriez-vous oublier jamais combien j'ai été injuste et dénaturée envers vous ?

— N'en parlons plus, mon enfant, dit Mme Brissot émue elle-même ; si tu as eu des torts tu as été bien punie ; qu'il n'en soit donc plus question... Rassied-toi, sois calme ; et si M. le vicomte était capable de m'entendre sans trop de fatigue...

— Je vous le répète, madame, je ne me suis jamais senti si fort et d'un esprit si libre, répliqua Martigny ; je vous supplie donc de ne pas me faire languir davantage et de m'apprendre... ce que vous semblez avoir à me dire.

Mme Brissot reprit sa place en face de de lui.

— Allons, répliqua-t-elle, puisque vous le voulez... Monsieur le vicomte, vous n'ignorez pas, vous qui avez été pour un moment du moins, commerçant comme nous, que dans le commerce on est habituellement très-scrupuleux à remplir ses engagements ; pourquoi alors, ayant en mains un billet qui échoit aujourd'hui même, ne songez-vous pas à le présenter ?

— Expliquez-vous, madame, balbutia Martigny, mortellement embarrassé.

— Je vous ai bien dit qu'elle savait toute la vérité ! murmura Clara en se cachant le visage dans ses mains.

— Oui, reprit Mme Brissot avec un mélange de tristesse et de sévérité, M. le vicomte, comme les créanciers impitoyables, a exigé de cette imprudente enfant un engagement écrit, dont peut-être elle n'appréciait pas suffisamment l'importance ; aussi, aurais-je cru M. de Martigny plus impatient d'en réclamer le paiement.

Les traits de Martigny s'étaient altérés.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il avec confusion ; le jour dont vous parlez, le vieil homme m'inspira, je l'avoue ; je ne sais quelles indignes pensées me traversèrent le cerveau. Je ne vous connaissais pas encore, Clara m'avait fasciné, et j'ai été capable...

— Vous avez été capable d'éveiller d'odieuses soupçons dans le cœur de ma fille contre moi," répliqua Mme Brissot d'une voix sourde et pénétrante.

Le vicomte baissa la tête, tandis que Clara, se suspendant au cou de sa mère, la couvrait de baisers et de larmes.

— Encore une fois que tout ceci soit oublié, reprit Mme Brissot en se dégageant de ces étreintes ; les torts de M. de Martigny sont ceux du monde frivole et méchant au milieu duquel il a vécu jadis, et je les excuse de grand cœur quand je me rappelle comment il les a réparés... Quoi qu'il en soit, monsieur, où est l'engagement de ma fille ?

Le vicomte la regarda fixement.

— Et si je l'avais perdu ou s'il m'avait été dérobé ? reprit-il d'un ton singulier.

— Ma fille et moi nous ne nous croirions pas moins obligées d'en observer scrupuleusement toutes les clauses.

Martigny se mit à chercher avec effort dans ses vêtements ; il tira d'une poche secrète un papier tout froissé et couvert de taches roussâtres.

— Le voici, dit-il ; j'ai eu le bonheur de le soustraire à tous les regards lors des événements de B\*\*\*. Ne craignez pas, mesdames, de le toucher, malgré le sang dont il est encore souillé ; ce sang a été versé en défendant votre mari, madame Brissot, en défendant votre père, mademoiselle Clara.

— La promesse qu'il contient n'en sera que plus sacrée à mes yeux," répondit Clara timidement, tandis que Mme Brissot parcourait des yeux le papier qu'on venait de lui remettre.

Il y eut un nouveau silence ; la mère et la fille avaient un air mystérieux qui donnait fort à penser au vicomte. Enfin Mme Brissot cessa de lire et dit avec un sourire un peu forcé :

— Ce billet est parfaitement en règle ; celle qui l'a souscrit doit donc en exécuter avec scrupule toutes les conditions... Monsieur de Martigny, poursuivit-elle, Clara s'est engagée à vous restituer aujourd'hui votre diamant ou sa valeur en argent, qui est d'environ soixante mille francs, n'est-il pas vrai ?

— Oui, sans doute ; mais si j'en juge par quelques paroles échappées à Mlle Clara ces jours derniers, il a été perdu, dérobé, que sais-je... enfin il n'a pu être retrouvé, et j'en remercie le ciel. Ainsi donc, je suis en droit de réclamer... d'espérer...

— Vous vous trompez, monsieur le vicomte, répliqua Mme Brissot tranquillement ; ce diamant, en effet, a été perdu par suite de circonstances extraordinaires, presque incroyables ; mais il est enfin retrouvé, et la preuve c'est que le voici.

Et elle déposa un objet de petites dimensions sur la table placée devant Martigny. Celui-ci s'en saisit et reconnut en effet du premier coup d'œil la pierre précieuse qu'il avait confiée à Clara trois mois auparavant.

Le vicomte ne parut éprouver aucun sentiment de joie ; au contraire, rejeta le diamant sur la table et dit avec un mélange d'étonnement et de tristesse :

— Comment cela se fait-il ? J'avais cru comprendre... je me croyais sûr...

— C'est une singulière histoire, dit Mme Brissot, et si en France on me l'avait contée, je n'y eusse ajouté aucune foi... Mais nous vivons dans un pays si bizarre !... Ecoutez-moi donc.

En même temps elle exposa brièvement comment le diamant avait disparu trois mois auparavant de la galerie extérieure de la véranda ; comment Clara avait été amenée à soupçonner de ce larcin les chlamydères ou oiseaux à berceau qui fréquentaient le verger ; comment enfin ces soupçons s'étaient confirmés. Clara avait pris la résolution de faire une excursion dans le Maaly-Scrub, en compagnie de son amie Rachel Owens, excursion qui avait failli avoir des suites si fatales.

— Mais leurs recherches n'eurent aucun succès, interrompit Martigny avec impatience ; je sais qu'elles ne retrouvèrent plus le diamant dans les nids de ces oiseaux.

— C'est seulement depuis quelques heures, répondit Clara, qu'il est revenu en ma possession.

ELIE BERTHEZ

(A suivre)